EUGÉNIE

DE NERMON.

EUGÉNIE

DE

NERMON.

TOME SECOND.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

VIRG.

A PARIS,

Chez tous les Marchands de Nouveautés.

1810.



EUGÉNIE
DE NERMON.

LETTRE PREMIÈRE.

Clarey à Eugénie.

Me voici de retour du plus long et du plus périlleux voyage qu'il soit possible de faire. Tout ce que j'ai souffert pendant deux ans d'absence, m'a fait vivement sentir ce que j'ai perdu et ce que je puis retrouver. L'expérience des malheurs en tout genre m'a rendu mille fois plus cher un sentiment que vous fîtes naître dans une ame qui crut

n'avoir ni assez de force pour vous aimer, ni assez de courage pour supporter un seul instant l'idée de vivre séparé de vous. Comparant sans cesse mon état présent à celui qui me retraçait des souvenirs si délicieux, je sentis plus profondément mes maux, dont le pis de tous était l'incertitude d'être aimé. Ne dois-je revoir mon pays, et n'ai-je échappé à tant de périls que pour ne plus retrouver celle qui me fut toujours si chère. Apprenez-moi que tout espoir n'est pas perdu, que je puis vous voir, vous aimer, ou ne m'écrivez pas.

LETTRE II.

Clarey à Bémar.

Je reviens de l'Egypte où j'ai fait quelques remarques sur ses monumens et les mœurs de ses habitans. Je t'envoie une copie de mon ouvrage. Le vaisseau sur lequel je me suis embarqué pour revenir a été battu par la tempête et pris par les Anglais, après un combat des plus opiniâtres dans lequel j'ai été grièvement blessé. Je dois ma vie et ma liberté à un philosophe anglais, qui a pris soin de moi, et avec lequel je suis venu en Italie.

J'ai une inquiétude mortelle du sort de mademoiselle de Nermon. Lorsque j'étais en Egypte, et qu'il ne me

restait plus qu'un faible espoir, l'illusion me tenait lieu de la réalité; mais à présent je n'ai ni l'une ni l'autre. O Italie! est-ce donc là l'espoir et le bonheur que je me promettais à la vue de tes côtes, en mettant le pied sur ton sol fortuné. Ton beau ciel n'a aucun charme pour moi; la présence de tes volcans m'effraie, et ma pensée, agitée par le tumulte de mon cœur, se perd avec la lave brûlante. Songe que ton ami n'aura pas un instant de repos jusqu'à ce qu'il sache quelle sera désormais sa destinée.



LETTRE III.

Eugénie à Clarey.

Je ne saurais vous rendre l'impression que m'a causée votre lettre. Après

une si longue absence, j'avais peine à croire à une nouvelle qui me semblait être le rêve du bonheur ; mais en même tems j'ai été révoltée de l'outrage que vous me faites par vos indignes soupçons qui ont flétri et humilié mon ame. Vous avez mal connu ce cœur que vous disiez si bien connaître, puisque vous l'accusez d'inconstance. Dieu sait ce qu'il m'en a coûté pour vous aimer, et ce que j'ai souffert pour vous. Lorsqu'on cessa de recevoir des nouvelles de l'expédition d'Egypte, l'espoir de vous revoir, que je nourrissais sans cesse, s'affaiblissait chaque jour. Toute autre idée me devenait tellement insupportable, qu'elle ne faisait qu'accroître le tourment de ma débile existence. J'ai failli succomber sous le poids d'une longue maladie que je regardai comme le terme de mes maux, et qui m'a laissée dans un état de con-

valescence. Vous ne retrouverez plus votre Eugénie jouissant de ce bonheur et de cette santé qui pouvaient avoir quelques charmes pour un amant; elle a tout perdu, il ne lui reste plus qu'un cœur à moitié usé qui n'aura plus la force de vous aimer autant.

Après avoir reçu votre lettre, je suis entrée comme une étourdie dans la chambre de ma mère en m'écriant, il vit.... il vit.... Je sentis en ce jour jusqu'où la tendresse maternelle pouvait être portée. Elle prit votre lettre, en fit la lecture, et me tint ce discours : « C'est toi, ma fille, qui m'attache à une » vie remplie de dégoûts et d'amertumes, dans un âge où l'on sent que » la mort peut être un bienfait. Après » t'avoir donné le jour, je crus que je » ne serais qu'à moitié mère, si je n'en » remplissais le premier des devoirs, » celui de nourrir mon enfant. C'est

» moi-même qui ai pris soin de ton
» enfance, et n'ai rien négligé pour
» ton éducation.

» Tu étais bien jeune lorsque la
» mort m'enleva M. de Nermon. Toutes
» mes affections se concentrèrent alors
» sur toi. Caressante, vive, étourdie,
» qui, mieux que toi, possédait les
» charmes de cet âge où le cœur libre
» encore ne sent pas le besoin d'ai-
» mer. Ton père, au dernier moment
» de sa vie, te destina un époux. Je
» crus, en cherchant à prévenir tes
» inclinations, ne devoir te dire cet
» important secret que dans un âge
» où tu serais dans le cas de l'en-
» tendre; mais après en avoir mur-
» muré, tu te révoltas ouvertement
» contre la volonté d'un père; j'en
» vis la funeste cause dans une pas-
» sion qui s'était formée tout-à-coup,
» et dont le ravage avait été si alar-

» mant, qu'on eût lieu de tout redouter, puisque rien ne put te ramener de ton égarement. Sans empire alors sur une ame enivrée de la passion la plus violente, je te vis plongée dans une mélancolie qui ne fit que s'accroître par l'éloignement de celui qui en était l'objet. Ta santé fut tellement altérée par cet état, que je craignis sérieusement pour tes jours. Ce fut alors que je promis au Ciel que je te laisserais désormais libre, quoi qu'il m'en coûtât. Voici le moment où tu vas remplir le vœu de la nature, en devenant épouse et mère; sois heureuse, ma fille, et je le serai ».

Telle est, mon ami, la résolution de ma mère. Il nous reste encore à vaincre l'obstination de mes oncles, dont l'un est parti pour Vienne afin de régler sa pension de retraite : l'autre

n'est point décidé à donner son consentement. C'est pourquoi ma mère ne vous recevra qu'autant qu'elle aura engagé mes oncles à changer de résolution, parce qu'elle craint que votre présence ne les irrite davantage, et rende l'exécution de ce projet plus difficile. Voilà un nouveau sacrifice que commande l'intérêt de nos cœurs. En attendant, si vous voulez vous occuper, faites-moi la relation du voyage que vous avez fait en Egypte; cela pourra m'intéresser et vous être utile.—Je me réveille en ce jour d'un long sommeil, durant lequel j'ai eu des songes heureux et malheureux; mais qui sait si je pourrai goûter quelques jours purs et sereins?

LETTRE IV.

Eugénie à Célina.

Mon héros, mon guerrier, mon amant est arrivé des bords du Nil pour porter ses hommages à mes pieds ; il a été malheureux. Sa lettre respire cette mélancolie touchante que donne une suite de revers. Je l'aimai heureux ; malheureux, je l'aime bien davantage. Jamais mon cœur n'a senti comme en ce jour le doux plaisir d'aimer. Qu'il vienne, je l'accueillerai, je le serrerai dans mes bras. Oui, homme trop infortuné ! tu trouveras dans mon cœur des consolations, et dans ma fortune une honnête existence. Sens-tu bien, Célina, toute la joie de mon ame ? Mon amour a failli me conduire au tom-

beau; sans toi je n'existerais peut-être plus. J'ai bien fait de vivre, puisque j'éprouve de si douces jouissances. Au charme de cette ivresse, viént se mêler un sentiment qui me déchire l'ame. Ma mère ne veut pas recevoir Clarey sans avoir consulté mes oncles de qui j'ai tout à craindre.



LETTRE V.

Célina à Eugénie.

Bien arrivé soit cet amant pour lequel tu as tant souffert. Toutes mes sollicitudes cessent en ce moment, puisque tu touches au comble de tes vœux; car l'amour pour toi fut toujours une grande affaire, et si cet ami

tant desiré n'était pas revenu, il n'y aurait plus eu de beaux jours dans ta vie. Le récit de ses exploits, de ses voyages, des périls auxquels il a échappé, te le rendront bien plus intéressant. O! mon amie, faut-il te l'avouer, si tu n'aimais pas Clarey, je l'aimerais; mais les droits de l'amitié ont toujours été inviolables pour moi. Il ne reste plus qu'à décider ta mère à le recevoir; puisqu'elle a voulu le mariage, elle recevra bien l'époux. Je quitterai la mienne pour quelques jours, et sois bien persuadée que je ferai tout ce que pourra faire l'amitié pour seconder l'amour.



LETTRE VI.

Clarey à Eugénie.

Après m'être présenté plusieurs fois à la poste, je désespérais de recevoir aucune lettre de toi, lorsqu'on me remit la tienne. Quelle fut alors mon émotion ! Je prends ta lettre ; je reconnais ces traits qui ont fait si souvent battre mon cœur. Je pâlis.... ma main tremble.... le cachet est brisé... O ! dieu tout-puissant, Eugénie vit et m'aime. N'est-ce pas là tout ce qui m'importait sur la terre ! Je relisais, je dévorais sans cesse des yeux ce papier chéri ; je l'arrosai de quelques larmes, je le pressai contre mon cœur. Toutes les sensations éprouvées pendant la durée de mon premier bonheur, se réu-

nirent alors comme en un seul point, pour enivrer tout-à-coup de joie, mon ame si long-tems tourmentée et déchirée, pendant la plus longue et la plus cruelle des absences. Oui, mon Eugénie, je t'ai toujours dit que rien ne pourrait séparer nos ames que le ciel destina l'une à l'autre. Que ton amour est enivrant ! qu'il a d'attrait et de puissance ! Mon sang est tour-à-tour glacé ou bouillonnant. Je frissonne, pâlis et me meurs dans le même instant ; mes forces épuisées par la fatigue et les revers, ne renaissent que pour t'aimer davantage. C'est ainsi que par un pouvoir invincible et inexplicable, tu bouleverses tout mon être, tu me causes des sensations inconcevables et inattendues.

Je croyais trouver Eugénie persécutée, malheureuse, à cause de moi, dans le sein d'une famille dont elle fut long-

temsadorée; mais je la retrouve mienne. Sa constance a lassé l'infortune et surmonté les revers ; les vœux de nos cœurs s'accompliront , mon amie. Que j'ai de graces à rendre au ciel d'avoir conservé tes jours ! Si la mort avait dévoré tant d'attraits, je serais venu des bords du Nil pour te pleurer, et ne pas te survivre. Mais quoi ! au moment que je te vois heureuse et libre, et que je crois pouvoir voler dans tes bras , tu m'ordonnes de ne pas te voir ! Ah ! qu'il m'en coûte d'exécuter tes ordres cruels ; j'aimerais mieux verser la moitié de mon sang. Oses-tu bien encore ajouter à cela des reproches amers sur les soupçons que je t'ai manifestés ; ils énorgueillissent mon ame : il ne saurait en exister de pareils, sans la profondeur de la passion que tu fais naître.

Tu m'as demandé une relation de mon voyage. Quoique mes idées ne

soient guère disposées à ce récit, je vais essayer de le faire d'une manière rapide, et par conséquent imparfaite.

« Tu as su qu'obligé de partir pour l'armée, je fus attaché, comme savant, à l'expédition d'Egypte. *Malte* fut pris que notre destination était encore ignorée ; cependant à voir la nature des préparatifs, je ne doutais pas qu'ils ne fussent pour la Grèce, ce pays fortuné où l'esprit vole dès que l'on parle de gloire militaire, de la perfection et de l'enchantement des arts. Je me transportai dans ces siècles brillans que ramènent les révolutions, et que l'on peut comparer à ces astres que l'on ne revoit que de loin en loin ; mais combien la Grèce moderne a dégénéré. Le despotisme des grands seigneurs en a fait le plus vil et le plus lâche des peuples. Aujourd'hui, dans ce beau climat, l'amour, la tendresse, les graces

et la beauté périssent, avant d'éclore, dans les murs d'un sérail. On ne se figure pas la rage et le désespoir de ces femmes haletantes sans cesse après le plaisir, et ne le goûtant jamais. Heureuses, mille fois heureuses celles qui, nées en d'autres climats, jouissent de la liberté et de cet empire que donne un sexe sur l'autre. Des prés, des bois, des montagnes, voilà le sérail qu'il faut aux Savoisiennes, et sur-tout à deux amans comme nous, idolâtres de la nature et de la liberté.

» Lorsque je vis la flotte par le travers de l'île de Candie, tous mes regards se portèrent vers l'Egypte, et l'événement a prouvé que je ne me trompais point. Ce fut à minuit que je foulai cette terre, berceau des sciences et des arts, qui, depuis quarante siècles, circulent en Europe. L'armée, dirigée par son intrépide chef, fut bientôt

sous les murs d'Alexandrie. Je vis cette colonne si célèbre de Pompée, et je ne la jugeai ni antique ni belle ; je vis cette Alexandrie (si florissante sous les Ptolomées), conservatrice des sciences, et si fameuse par son académie et sa bibliothèque, renfermant un peuple immense, aujourd'hui réduite à la plus faible population, entourée d'un désert, et ne méritant l'attention du voyageur que par les ruines de l'ancienne ville qu'elle recèle et néglige ; j'ai vu enfin les pyramides sur lesquelles ont passé quatre mille ans, masses énormes presque égales aux montagnes, en tenant lieu dans la plaine immense du Delta, et dont le volume et la hauteur attestent la puissance et le nombre des peuples qui les élevèrent.

Mais à quoi furent-elles destinées ? Est-il sûr que ce soit les tombeaux des rois ? N'est-il pas étonnant que

dans cette série de ruines que l'on trouve depuis la basse jusqu'à la haute Egypte, où il reste tant de monumens, de tombeaux, de temples parfaitement intacts, l'œil ne rencontre pas un seul palais de rois. Ce premier des peuples n'était-il gouverné que par des prêtres ?

» J'ai vu les ruines de Thèbes, Sann, Persépolis, Memphis, Syène, de ces villes fameuses que l'imagination d'Homère, et de tous les poëtes grecs a célébrées ; j'ai vu des lieux que le père de l'histoire n'obtint jamais le bonheur de voir dans son voyage d'Egypte, et dont il ne parle que sur ouï dire ; j'ai vu la fameuse statue de Memnon qui, frappée des rayons du soleil levant, rendait des sons (1) ; j'ai vu celle du

(1) On sait que la véritable statue de Memnon n'existe plus.

roi Osymandyas, et par-tout celle du sphinx qui rappelle les tems les plus reculés; mais ce qui est sur-tout remarquable, c'est un temple de l'architecture la plus élégante, qui est au milieu des ruines de Tentyra, et qui est parfaitement conservé, quoiqu'un zodiaque peint sur le plafond du sanctuaire lui donne quatre mille ans. Les symboles des arts et des sciences et sur-tout de l'agriculture, de l'astronomie, de la mort et des Dieux sont gravés partout sur ces antiques monumens qui sont aussi chargés d'hyéroglyphes, l'histoire sans doute des événemens arrivés en Egypte, mais dont la clef est perdue et ne se retrouvera probablement pas. Les momies qu'on renfermait dans des tombeaux faits pour durer éternellement, attestent par quel art merveilleux ce peuple immortalisait la mort. J'ai vu des villes

nouvelles bâties et élevées sur des temples anciens, semblables à des rochers tant ils sont étonnans par leur grandeur et la force de leur construction. Rien ne périt sous ce ciel heureux et ami de l'immortalité; la fraîcheur et la délicatesse des couleurs mariées aux monuments ajoutent à la beauté de cette antique sculpture. Je ne parlerai ni des inondations connues de ce fleuve merveilleux dont les cataractes sont peu dignes de leur renommée, ni de ce que les autres nations nous apprennent des mœurs, des lois et du gouvernement des Egyptiens, ni de ses habitans et de son état actuel, ce pays n'est intéressant que par ce qu'il a été. En un mot, l'Egypte a pour preuve de son antiquité, ses zodiaques; pour histoire, les hyéroglyphes; pour culte, la nature sous le voile allégorique; pour temples ou tom-

beaux; des édifices tels qu'aucune nation n'en construisît jamais ni pour ses Dieux, ni pour ses morts; et qui survivront à nos monumens modernes comme ils ont survécu à d'autres monumens plus anciens. Et dans les époques futures du monde, les beaux arts en s'y arrêtant, y retrouveront ces chefs-d'œuvre rivalisant la nature, et encore vainqueurs du tems.

Tous ces lieux sont remplis de mon amour; sur les bords du Nil ravagés par l'Arabe, non loin du tumulte des camps, je me suis souvent demandé : que fait-elle? Que fait-elle? Je m'imaginais te voir voler au secours d'une famille indigente, donner des soins à ta mère, ou bien aller à l'église remplir tes devoirs de piété; j'aimais à penser que tu t'occupais quelquefois de moi, et en même tems je dessinais ton chiffre sur les sables brûlans du Nil;

mais, afin que ton nom fût immortel, je l'ai gravé sur une des pyramides. Qu'était en comparaison de toi, Cléopâtre, reine de ces lieux, plus puissante par ses charmes que par le nombre de ses soldats, lorsqu'elle quitta ces rivages dans une barque préparée par la main de l'amour, pour aller enchaîner à ses pieds, Antoine, le triumvir de Rome?

Lorsque je quittai l'Egypte pour venir en France, le vaisseau sur lequel j'étais, essuya une tempête affreuse; le danger qui augmentait d'un instant à l'autre, devint si redoutable, que je perdis pour toujours l'espoir de te revoir, lorsqu'un vent contraire, suivi d'un peu plus de calme, nous jeta sur les côtes de l'île de Cythère (1). Là j'ai

(1) Cette île est connue sous la dénomination de Cérigo, toutes les descriptions de cet amant ne manqueront pas de faire rire nos savans.

marché sur les vestiges de ce temple si célèbre, où l'on venait de tous les coins de la terre rendre un culte à la beauté! Aujourd'hui des troupeaux y parquent sur le seuil; des colonnes brisées et des statues mutilées sont cachées çà et là sous des figuiers, de la mousse et quelques rosiers sauvages qui se balancent et se caressent. Combien ces marbres enfouis par la main du tems, ont de la puissance sur l'ame qui sent! L'antiquité déifiait la nature, et nous, nous l'avilissons. Si l'amour exilé de nos temples est l'essence du bonheur, que devait-il être étant dieu? Mais moi, ne lui ai-je pas élevé un autel dans ton cœur; est-il un lieu plus chaste et plus digne de lui que le cœur d'Eugénie?

A peine eumes-nous remis à la voile pour la France, que nous fûmes attaqués par des vaisseaux ennemis auxquels nous ne cédames, quoique moins

forts en nombre, qu'après un combat opiniâtre dans lequel je me suis trouvé dangereusement blessé. Lord Edward, qui voyage comme philosophe pour étudier les mœurs des nations, et qui était sur un des bâtimens ennemis, après m'avoir pris en affection, m'a fait soigner, et a obtenu de l'amiral ma liberté, tandis que mes compagnons ont été emmenés en captivité dans les murs de Londres. « Nos nations, me » dit-il, peuvent être ennemies, mais » il ne doit point y avoir de chaînes ou » d'esclavage pour l'homme qui ne » s'occupe que de sciences, et qui, » sous ce rapport, a l'univers pour » patrie. » Il m'a conduit en Italie, pays qu'il se propose de visiter avec attention.

Dans les régions que j'ai parcourues, j'ai vu bien des femmes, mais nulle part on ne rencontre une Eugénie.

D'autres peuvent être plus belles, mais elles n'ont ni son ame, ni le secret de ce cœur qui sait donner une existence à part à l'amour; elles ne possèdent pas ces sentimens qui sont au dessus du tems, de l'absence et de longs malheurs.

Dis à madame de Nermon que dès ce jour je la regarde comme ma mère. J'étais bien jeune lorsque je perdis la mienne. Ah! Eugénie et moi nous n'aurons désormais qu'une seule mère, comme nous n'aurons qu'une seule ame pour l'aimer. Mais pourquoi cette cruelle précaution de sa part de me tenir éloigné de toi? Ne céderait-elle qu'à regret à notre bonheur? Je crains que de nouveaux orages ne viennent encore fondre sur nous. O! fortune ne nous sois pas toujours contraire, accomplis les voeux de deux amans qui ne demandent qu'à vivre unis à jamais! Mon imagination a déjà mille fois par-

couru l'espace qui nous sépare ; mon cœur vole au-delà des Alpes ; il se repose sur tes lèvres de rose, que l'approche de la mort avait décolorées.



LETTRE VII.

Bémar à Clarey.

L'ABSENCE qui change le cœur des femmes, n'a point changé celui de mademoiselle de Nermon, qui m'a paru non moins étonnante par sa simplicité, que par la grandeur de son ame. Je ne l'ai point trouvée au-dessous de tout ce que tu m'en avais dit dans l'exaltation de l'amour. C'est la première femme que j'aie rencontrée, qui m'ait fait naître l'idée d'un engagement sérieux,

quoiqu'il n'existe peut-être personne au monde qui soit plus fou de sa liberté; elle m'a parlé de toi, comme on parle à un ami de son ami, lorsque l'on est vivement intéressé dans ce commerce de l'amitié. Je ne l'ai vue que quelques instans, pendant le voyage le plus rapide qu'il soit possible de faire en Savoye.

J'ai dû commencer ma lettre par elle, quoique le premier mouvement de mon cœur ait été tout différent. Si le ciel a rendu un amant à mademoiselle de Nermon, il m'a rendu à moi l'ami de mon enfance, le compagnon de mes études, le dépositaire de mes pensées. J'ai été plus d'une fois alarmé des bruits que l'on répandait sur l'expédition d'Egypte, quoique je n'aie jamais perdu l'espoir de te revoir. Je te connaissais ce courage et cette fermeté d'ame qui, mettant l'homme au-dessus des dan-

gers, exposent moins ses jours. Cependant pour adoucir une absence qui devenait pénible en se prolongeant trop, je relisais ces lettres que tu m'avais écrites depuis que l'amour te fit son esclave; j'y retrouvais toujours un cœur plein d'amour et d'amitié qui s'épanchait dans le mien sans nulle réserve. Je cherchai dans un tems, il t'en souvient, à te détourner, par des considérations puisées dans ton propre intérêt, d'une passion qui t'enlevait à la carrière brillante à laquelle tu étais appelé. L'amour fut plus fort, et les conseils de l'amitié devinrent inutiles. J'ai peu connu, je l'avoue, d'esprit aussi enthousiaste que le tien; mais cet enthousiasme, qui rend l'homme fou aux pieds de sa maîtresse, n'est-il pas le même qui l'élève à la gloire. N'écoute pas ces froids raisonneurs qui accusent de folie ce feu divin du génie,

aucune belle passion n'agite jamais leur ame. Leur vie n'est qu'une mort.

Te voilà heureusement de retour, et au moment de t'unir pour jamais avec cette femme aimable. Je ne dois point te taire qu'il te reste encore à combattre la volonté de ses deux oncles, sur-tout celle de M. Clairmon, homme fort entêté, qui consentira difficilement à mésallier sa nièce. Il est bien des ménagemens à prendre à leur égard, car, ce que les hommes défendent avec le plus d'opiniâtreté et de chaleur, ce sont les préjugés de l'amour propre qui empoisonnent toutes les ames, malgré la philosophie que l'on professe. On leur donne pour appui des devoirs et des vertus; on les rattache au tems et au ciel. C'est ainsi que les chimères occupent plus des trois quarts du genre humain jusqu'à ce que la mort fasse régner l'égalité sur eux.

Je dois te remercier de la relation de ton voyage et te féliciter de la connaissance de cet Anglais qui, par la manière grande et loyale dont il s'est conduit envers toi, me laisse deviner un grand caractère. Ne lui dois-je pas de la reconnaissance puisqu'il t'a sauvé la vie et tiré de la captivité ? Comme l'existence de deux amis ne doit pas être moins commune que celle de deux amans, fais-moi part de tes observations sur l'Italie, de la manière dont tu seras reçu au château de Nermon, et de ce qui s'y passera ; car, par un prestige qui tient à l'affection du pays, une lettre, un mot, quelques descriptions, cela réveille en moi mille souvenirs. Il me semble entendre mes amis : ah ! combien tout ce qui touche à l'amitié a de charmes pour l'ame.

LETTRE VIII.

Eugénie à Clarey.

S'IL est dans la vie des événemens qui touchent fortement l'ame, ce sont sans doute ceux qui appartiennent à des affections dont dépend notre destinée. Je dois à mon tour revenir sur le passé, et vous apprendre ce qui s'est fait pendant votre absence. J'ai connu bien jeune les maux attachés à l'existence. Née dans le sein d'une famille dont j'étais l'unique espoir, j'ai passé doucement le premier âge de la vie. C'est une mère tendre qui m'a donné les premières leçons de vertu; on me mit dans un pensionnat où j'en pris de trop dangereuses pour le cœur, malgré l'éducation pieuse que l'on y donnait. La

lecture des romans que je lisais pendant la nuit à l'insçu de mes maîtresses, me remplit la tête d'aventure qui séduisent trop une jeune fille qui ne connaît pas encore le monde. Je sentis le besoin de plaire, et je mis toute ma gloire à cultiver des talens agréables. Ce penchant se trouvait néanmoins combattu par tout ce qu'on m'avait enseigné dès l'enfance. Je dévorai quelque tems mon mal en secret; mais je prévis que ce qui avait fait mon bonheur jusqu'alors ne pourrait le faire à l'avenir. Je cherchai vainement dans la lecture une distraction à cette inquiétude cachée et mystérieuse, le remède que je crus trouver à mon mal, me jetta dans une condition pire. Ce fut dans cet état que je vous vis pour la première fois: les mouvemens impétueux qui agitèrent d'abord mon ame, se changèrent bientôt en sensations douces et inattendues

par le commerce du cœur d'un amant. Ce tems calme et serein ne fut pas de longue durée, je ne sus bientôt comment résister aux attaques de celui à qui je m'étais livrée avec trop peu de circonspection. Je fus sensible à des maux que je ne devais pas partager, ou qu'il fallait feindre de ne pas connaître; mais mon cœur me trahissait, et cette franchise naturelle à mon ame, éloignée de toute dissimulation, m'entraînait plutôt vers ma perte. Cependant je me sentis assez de courage pour résister, et je jugeai que je pouvais braver le danger afin de le rendre moins redoutable. C'est alors que je fus humiliée par l'ascendant qu'un amant avait pris sur moi. Je ne vis tout le mal que je m'étais fait, que lorsqu'il était irréparable; et pour la première fois de ma vie, l'amour me fit verser des pleurs.

Cependant je n'apercevais point encore l'orage qui se préparait dans le lointain. Le jour où ma mère me révéla la destinée qui m'était réservée me sembla être le dernier de ma vie ; je ne voyais aucune alternative entre votre amour ou la mort. Une âmie chercha à adoucir mes maux, mais ils ne firent que s'aigrir, malgré les douceurs de l'amitié. Ma mère qui avait un respect aveugle pour les ordres de son époux, deux oncles dont la plus tendre des affections se changea tout-à-coup en haine contre une nièce qui ne cessait de les aimer, l'arrivée du comte, la distance chimérique des rangs que l'on établissait entre nous, un amant qui périssait de désespoir loin de moi, furent autant d'événemens qui bouleversèrent mon existence, et votre amie vit combien tout était changé en peu de tems autour d'elle. On invoqua sur sa tête

la malédiction paternelle, la vengeance céleste ; on accusait ses démarches les plus innocentes ; on outrageait jusqu'à sa douleur. Je ne savais plus que devenir lorsque vous osâtes me proposer de fuir la maison paternelle : je vis un crime dans l'exécution de ce dessein, et il me resta encore assez de force pour ne pas écouter la voix d'un séducteur malgré l'adoucissement qu'il apportait à des maux dont il était impossible de prévoir les suites. Hélas ! je n'évitais un écueil que pour aller heurter contre un autre. Je succombais sous le poids du malheur, ma santé dépérissait complettement et je prévoyais que je ne survivrais pas à tant d'infortunes, lorsqu'après m'avoir ôté le repos vous osâtes conspirer pour m'arracher l'innocence. O Dieu ! suis-je assez humiliée ; il fallut me mettre à genoux devânt mon séducteur, et lui demander

comme une grace du Ciel qu'il ne me perdît pas tout-à-fait. L'on sut notre entrevue, l'on avait déjà surpris précédemment une de vos lettres, il n'en fallut pas davantage pour augmenter les persécutions de ma famille, jamais aucune fille, je crois, n'a causé plus de sollicitudes et d'allarmes. On jugea qu'il fallait prendre un parti extrême, et qu'autrement le moindre retard pourrait me perdre ; ce fut alors qu'on me proposa le cloître, ou la main du Comte : cette alternative me parut cruelle, et je n'aurais pas balancé à choisir une obscure retraite, si votre départ qui me parut comme le comble de l'adversité qu'une fille peut éprouver sur la terre, n'avait pas fait abandonner cette résolution à ma famille. On crut alors voir la possibilité de m'unir à tout autre, jugeant que le tems, l'absence ou le peu d'espoir de votre retour me

guériraient de ma passion. Mais les altérations que ma santé avait éprouvées me jetèrent dans une longue maladie qui fit par la suite des progrès allarmans. Le comte ne fesait qu'ulcérer mon cœur en cherchant à le conquérir par des prévenances et des soins; outre la haine qu'il m'inspira au premier abord, je lui trouvais je ne sais quoi de farouche et de sombre qu'il m'était impossible de définir. Heureusement des affaires importantes le rappellèrent dans sa patrie, et je me sentis soulagée le jour où il s'éloigna de moi. Cependant ma maladie devint sérieuse, et dans le délire de la fièvre toutes les scènes que j'avais essuyées se présentaient à mon esprit; tantôt je nommais mes oncles, le comte, quelquefois vous-mêmes quelquefois mon amie qui ne m'abandonna pas un seul instant. Ce fut alors que ma mère, malgré la volonté de son

époux et celle de mes oncles qui étaient inflexibles, prit la résolution de laisser désormais sa fille libre dans le choix de ses affections. Ma santé s'est rétablie peu à peu, mais je suis encore faible et dans un état de convalescence.

Mes premiers pas à la suite de ma maladie se portèrent vers ces lieux qui me rappellaient quelques souvenirs agréables, je m'asseyais seule au pied d'une roche sauvage, j'y passais des heures entières, ne m'occupant que de votre infortune et de la mienne. L'Egypte, son fleuve, ses monumens, ses pyramides, la Grèce et sa splendeur passée étaient loin de ma pensée dont vous étiez l'unique objet. Quand on aime, *tout n'est-il pas dans le cœur?* Avec quelle avidité je lisais ou écoutais tout ce qu'on disait de l'Egypte, combien de fausses allarmes ne m'ont-elles pas causé d'effroi. Le retour du

chef de l'expédition me combla de joie ; cependant votre destinée était encore ignorée. Les paysans crurent un jour vous avoir apperçu, et la nouvelle de votre arrivée se répandit parmi eux : on m'annonça votre retour ; combien alors je fus cruellement trompée, quoique l'événement ait justifié ce pressentiment de bonheur ; mais n'anticipons rien encore sur notre destinée ; la volonté de mes oncles est toujours inébranlable. M. Clairmon, que ses affaires retiendront encore quelques tems à Vienne, a mandé à ma mère qui lui a fait part de sa résolution et de votre arrivée, de se garder de rien conclure avant son retour ; il combat avec force les raisons qu'on lui a données pour notre union. Attendons tout, mon ami, de la bonté d'une mère qui travaille pour nos cœurs ; elle veut applanir les obstacles avant de vous voir.

Arrêtez-donc vos pas, ne venez point vous précipiter dans les bras de votre amie comme un imprudent. Vous êtes auprès d'un ami à qui vous devez de la reconnaissance : vous pouvez mettre votre tems à profit en homme sage, et me donner quelques détails sur le beau pays que vous traversez. Songez bien que ce n'est pas vous qui souffrez le plus de cette précaution que commande l'amour.



LETTRE IX.

Clarey à Eugénie.

Par quel cruel artifice suis-je enchaîné dans ce pays ! que nous importent les monumens, les nations et leurs mœurs ? Ce qn'il nous importe, c'est

de vivre l'un auprès de l'autre. Je ne conçois pas comment ta mère, maîtresse plus que personne de sa fille, fait dépendre sa volonté de celle d'autrui? Lord Edward, d'un autre côté, à qui je dois la vie et la liberté, me retient auprès de lui, et lorsque je veux le quitter, il me répond avec froideur: « Vous verrez sûrement dans quelques » jours votre amie, dont la mère d'ail- » leurs, par des motifs qui sont dans » votre intérêt, ne veut point encore » vous recevoir; mais peut-être ne re- » verrez-vous plus l'Italie; » et il me conduit ensuite auprès d'un ancien monument. « Eugénie, me dit-il un jour, » vous demande des détails sur l'Italie, » vous pourrez l'intéresser en lui par- » lant des mœurs de son sexe. »

Plein de ton image et des qualités que tu possèdes, je portai alors mes observations sur les femmes de l'Italie,

à qui je voulais te comparer, comme si Eugénie avait quelque modèle sur la terre. A peine sortent-elles de l'enfance, qu'elles sentent le besoin d'aimer, et à peine sentent-elles le besoin d'aimer, qu'elles n'en connaissent presque pas d'autres. On dirait qu'elles ne naissent, vivent et meurent que pour le plaisir. On ne trouve sur leurs tombes que des inscriptions d'amour et de tendresse. Le passage de la mort à la vie est toujours plus doux dans un beau climat, où l'on ne voit de toutes parts que des images gracieuses et riantes. Leur cœur ne semble quitter la terre que pour aller dans le ciel aimer encore. Dans le nord, la mort a quelque chose de plus triste et de plus amer, comme l'existence est aussi plus mélancolique. Les soins de la vie domestique les occupent peu dans un pays où la nature plus riche et plus abon-

dante, exige moins de prévoyance dans les détails, et demande moins de travaux à l'homme. Il n'est pas rare de trouver des femmes qui improvisent dans les salons et les académies. La musique et la poésie qui répondent à la délicatesse de leurs fibres, les disposent plus à l'amour. Cela leur vaut d'ailleurs des hommages qu'elles reçoivent avec modestie, et finissent par payer avec usure. Toute la gloire des femmes d'Italie est dans les cercles, leur unique plaisir est avec les hommes.

L'éducation des femmes de Savoie est bien différente. Dans un pays pauvre, sous un climat sombre et froid, les femmes ne considèrent l'amour que comme la récompense de leurs travaux, les soins domestiques les occupent davantage, elles ont des vertus de fille et de mère. Celle qui passe sa vie dans les salons, peut-elle faire le bonheur de

cette vie douce, délicate et tranquille qu'on recherche en ménage? Mais il est des femmes qu'on adore comme amantes, et dont on ne voudrait pas pour épouses. Malheur à celui qui irait chercher par-tout ailleurs que dans sa patrie celle à qui il doit unir sa destinée. On transplante difficilement le cœur des femmes. Les affections de famille, l'habitude du climat, des mœurs différentes, rendent en quelque sorte étrangère sous le toît domestique, l'italienne qui ne retrouve plus, sous un autre ciel, cette harmonie de poésie et de musique qui avait charmé les premiers ans de son enfance, et tout se trouve changé autour d'elle lorsque son cœur est devenu plus froid. Mon Eugénie n'a pas ce fol enthousiasme, ni ce feu poétique, elle n'improvise pas dans les académies, elle ne recherche ni la gloire, ni les hommages des

hommes, mais elle est faite pour le bonheur et non pas pour le plaisir. Lorsque je comparais ton regard plein de douceur et de feu et cette vivacité qui anime tous tes charmes, à ces graces monotones, et à cette langueur éternelle des Italiennes, elles me paraissaient bien froides et bien insipides. Mille vertus chez toi ajoutent à l'amour, en lui donnant une autre existence, d'autres plaisirs et d'autres jouissances. Que de souvenirs délicieux, que de pensées, que de sensibilité, que de vertus signifie le mot *je t'aime*, prononcé par la bouche d'Eugénie. Adieu, fille trop aimable ou plutôt trop cruelle. Pense que tous les momens que tu me condamnes à vivre loin de toi, sont autant de vols faits à l'amour, et de tourmens que tu me donnes.

LETTRE X.

Clarey à Bémar.

Lord Edward, mon bienfaiteur et mon ami, a pour patrie l'Ecosse. Le besoin de s'instruire des mœurs étrangères lui a fait prendre la résolution de voyager. Lord Edward, avec un caractère des plus sombres, possède une ame qu'il faut deviner, tant elle est sentimentale et profonde ; ses traits sont ceux d'un Spartiate ; mais elle exprime une grande douceur, lorsqu'il s'abandonne aux impulsions de son ame. Son esprit éprouve ce vague tourment du génie que rien ne satisfait, et qui s'élance dans des mondes inconnus. Nul homme ne me paraît plus

enthousiaste des vertus publiques et domestiques. Il portait le deuil d'une mère dont il ne prononçait le nom qu'avec une espèce de vénération. Jeune encore, c'était pour la première fois qu'il traversait la mer. Il observait avec l'œil d'un philosophe l'influence d'un climat différent du sien. Comme les mœurs d'une nation ne se développent que dans des actes privés, les plus petits détails lui paraissaient assez essentiels pour les connaître. Mais avant tout, il a étudié soigneusement celles de son pays. Il est auteur d'un ouvrage sur l'Ecosse, dont on a tant parlé sans décrire les mœurs. Les livres ne sont remplis que du nom des Rois, du nombre des soldats, de la description du territoire et des monumens; et l'histoire des mœurs privées, celle qui touche directement l'homme, nous

est inconnue. On ne visite que les palais, on délaisse les chaumières.

Comme il régnait entre nous cet abandon de cœur qui réunit les patries et les familles, quoiqu'elles se trouvent à des distances immenses, nous nous sommes occupés le long de la route de nos amis, de nos parens, de la Savoie, de l'Écosse, et quelquefois de l'Italie, sur laquelle il faisait des observations neuves et profondes. Ses anciens monumens lui rappelaient ce génie de l'antiquité qui domine sur le tems, cette République, maîtresse du monde, qui dut son origine à quelques brigands du mont Aventin, son accroissement à ses vertus mâles, et sa chute à ses vices. Il tenait que la force morale est la vraie force de la politique qui, sans elle, n'est que petitesse ou bouffissure. La vraie puissance se montre à découvert : le lion plein du sen-

timent de sa force, attaque en face les animaux ; le renard, petit et faible, use de ruse.

Lorsque nous fûmes dans les murs de Rome : C'est donc ici, dit-il, où vivaient les maîtres de la terre. Il vit de belles ruines, chercha des hommes, et n'en trouva point. L'amour de la patrie était la passion dominante de l'ancienne Rome. La patrie avait ses Dieux comme le citoyen. Rome moderne ne tire sa puissance que du Ciel ; ses artistes et ses poètes ne travaillent qu'à immortaliser son culte par des images et des chants. Le sentiment de la patrie et celui de la divinité ont produit seuls les miracles de la valeur et du génie.

En Italie, en général, on est plus porté à la contemplation qu'à l'action ; on y aime tour à tour le repos, les plaisirs et les prières. Il est facile d'y

vivre oisif à l'ombre des autels. Cependant le soleil de l'Italie donne avec une sensibilité mobile et délicate, cette chaleur créatrice qui exalte l'imagination. Le marbre y est animé, la toile y respire; des concerts touchans et harmonieux vous élèvent jusques dans un enthousiasme divin. Aussi du sein de l'Italie se sont répandus les beaux-arts dans le reste de l'Europe, comme ils se répandirent du sein de l'Egypte chez les Grecs et dans Rome; mais aujourd'hui, dégénérée de cette splendeur passée, l'Italie ressemble à un état épuisé et convalescent à qui il faut donner une nouvelle vie. Quoique la constitution des Etats ne puisse pas mieux se rajeunir que celle de l'homme, on peut néanmoins lui donner un autre régime en changeant leur législation. Les lois, me disait lord Edward, qui sont l'ame des Etats, ne devraient être

que l'image de celles qui régissent le monde physique, les unes règlent les mouvemens des corps, les autres les actions de la volonté. Cependant la législation des différens peuples n'est qu'une collection d'opinions vraies, fausses ou absurdes. Penserait-on que nos lois ont pris naissance au pied du Mont-Caucase, et de là ont été transportées à travers une nuée de commentateurs, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans Rome, de Rome dans le reste de l'Europe; elles pourraient bien encore faire le tour du monde. Comme un fleuve se grossit par les eaux des lieux qu'il parcourt, ces lois, en traversant les siècles, ont pris les préjugés et les opinions des nations. Il faudrait aussi encourager en Italie la littérature, pour donner une autre trempe à ces ames molles et efféminées : comme le soleil échauffe, vivifie

et ranime tout ce qui respire et croît, la littérature échauffe, vivifie et ranime les états. Celle de l'Italie, si riche dans les siècles précédens, est réduite à copier nos mauvais romans; les poètes n'ont qu'une harmonie stérile; on ne joue sur les théâtres que de ridicules et plates bouffonneries; on ne se donne pas la peine d'y penser.

Lorsque lord Edward fut arrivé au sommet des Apennins, il prononça avec enthousiasme le nom de sa mère et de sa patrie. Il n'avait pas traversé de montagne depuis qu'il était sorti de son pays. Cette émotion le plongea dans une rêverie profonde. Les mœurs de l'Ecosse, d'après tout ce qu'il m'en a dit, ressemblent très-fort à celles du nôtre. Quand il me faisait la description de ses montagnes, de ses lacs, des vertus hospitalières de ses habitans, je me croyais transporté dans le

pays habité par Eugénie et dans les châlets que nous avons visités ensemble. Lord Edward se propose de venir en Savoie où nous nous reverrons ; je ne quitterai qu'avec peine celui dont l'amitié bienfaisante et généreuse me rappelle sans cesse la tienne.

LETTRE XI.

Clarey à Bémar.

Un voyageur vulgaire remarque sur la route battue ce que d'autres ont remarqué ; mais lord Edward va étudier le cœur humain jusques dans son état de dégradation morale. Nous venons de parcourir les habitations de la folie,

qui a des traits si frappans avec la raison, qu'on s'étonne de la ressemblance. Le baron de Mellino, qui les habite depuis long-tems, a été notre guide; et jamais homme ne sut mieux apprécier la folie. Celui-ci, nous dit-il, s'occupe sérieusement du bonheur du genre humain : il pâlit sur les livres; de nombreux manuscrits sont autour de lui, mêlés avec des volumes épars çà et là; il se croit un génie du premier ordre; mais ses idées sont extravagantes : sa folie n'est qu'heureuse et innocente. Il nous fit remarquer dans l'appartement voisin un jeune homme dont l'œil est étincelant et la mine blême; on ne lui ôterait pas de la tête que sa lyre est plus douce et plus harmonieuse que celle de Virgile et d'Homère. Il est affamé de réputation et de gloire; les mots de *génie*, de *chaleur*, de *force* sont des expressions

avec lesquelles il est tellement identifié, qu'elles lui tiennent lieu de réalité. Il compose en se promenant dans sa chambre, déclame avec fureur, s'arrête et s'étonne de lui-même. Il a déjà envoyé plus de quarante pièces au théâtre, sans qu'il se lasse d'en composer. Mais avec une imagination vagabonde, il réunit les idées les plus disparates, et a les conceptions les plus bizarres. Il nous fit entendre que son voisin, avec lequel il communiquait quelquefois, avait la folie de se croire un grand homme, mais que c'était un grand sot. Nous saluâmes ce poète, que nous ne fûmes point étonnés de trouver là. Voici, nous dit le baron de Mellino, un grand politique qui prévoit les événemens, discute et pèse les intérêts des puissances, en calcule rigoureusement les forces, prédit les destinées futures de l'Europe, met

dans la tête des Souverains des projets auxquels ils n'ont pas pensé, connaît les secrets des cabinets, quoiqu'il n'ait ni courriers ni ambassadeurs, et fait à son gré la guerre ou la paix. Il nous entretint long-tems de politique ; mais il déraisonnait si complètement, que nous le jugeâmes bien fou.

Depuis quelque tems, reprit le baron, on nous a amené un jeune homme à qui une femme a fait perdre la raison. Il ne nous entretient que d'infidélités, de parjures, de trahisons ; malgré sa pâleur et son abattement, il lui reste assez d'énergie pour exprimer ses fureurs. Il prenait le Ciel à témoin de tout ce qu'il avait fait pour une femme qui avait été sacrifiée à un autre par un père inhumain. Quelquefois on le voyait livré au plus sinistre désespoir. Dans d'autres momens, plus calme, il barbouillait les murs de sa prison

des vers de Pétrarque et du Tasse. Son cachot est son univers, une femme est l'idole qu'il outrage et encense tour à tour. La présence de cet infortuné qui me rappelait mes malheurs passés dans une position semblable à la sienne, m'a causé une sensation douloureuse et profonde. A quelques pas de là, nous rencontrâmes un malheureux qui nous fatiguait la tête d'incidens, d'arrêts, de formalités : il tenait dans ses mains des papiers, pour nous prouver l'erreur et l'ineptie de ses juges, dont il ne prononçait le nom qu'avec effroi. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous débarrasser de lui. Nous vîmes plus loin un homme réfléchi, dont les traits étaient fortement prononcés ; il avait la tête d'un Jupiter. Celui-là, m'écriai-je, n'a point l'air de la folie. Le baron de Mellino répondit qu'il voulait se brûler la cervelle, et qu'on avait

été obligé de l'enchaîner pour le retenir dans ce monde. Je ne parle pas de ceux à qui le commerce, les événemens politiques, les entreprises, l'ambition, les honneurs, la fortune ont dérangé le cerveau, et de quelques autres qui ne se croient rien moins que pape, roi ou empereur : ce sont là des folies trop ordinaires.

Le baron de Mellino nous accompagna dans les appartemens des femmes. Tout-à-coup, du fond d'un cachot, on entendit une voix sourde et gémissante qui répétait ces mots, *O Dieu! écrase à l'instant même ce monstre*. Nous vîmes à travers les barreaux d'une fenêtre, dans un jour sombre, une femme en chemise, dont les cheveux en désordre flottaient sur ses épaules, et son sein découvert qui était fortement ému. Sa folie venait de ce que son amant avait péri de la main

d'un rival désesté. Croirais-tu, Bémar, que nous avons rencontré ici une assez jolie femme qui est venue nous offrir dans une corbeille de petits amours qu'elle avait pétris; elle croyait être une Vénus, il lui fallait des petits dieux. Lord Edward se mit à sourire en disant qu'un sage devait être sobre de cette marchandise-là. L'amour, m'écriai-je, a donc tourné la tête à toutes les femmes? Hélas, oui! me dit le baron; les autres passions agitent peu leur ame. Prêtez l'oreille, ajouta-t-il. Nous entendîmes distinctement ces mots d'une romance : *ma tu tremi, o mio tesoro?* Celle-ci, d'une aurore à l'autre, chante des airs tendres, dans le dessein de charmer de jeunes passagers pour en faire sa conquête. Mais lorsqu'elle se livre à ses transports, elle casse et brise tout dans sa rage. Il y en avait une qui avait un genre de

folie singulier; elle ne parlait que de ce qu'elle avait senti et éprouvé la première nuit de ses noces, en se plaignant hautement de ce qu'on la tenait enfermée. Je ne suis point folle, disait-elle, c'est une barbarie. Le baron nous dit qu'on ne pouvait pas en croire les fous sur leur parole. En me retournant, j'en vis une qui, les yeux fixés au ciel, les mains jointes, était ravie en extase. Oh! pour celle-là, m'écriai-je, vous ne me ferez pas croire qu'elle est hors des gonds de la raison. Elle a lu, me répondit le baron, certains livres de dévotion qui ont tellement tendu les ressorts de ses facultés intellectuelles, qu'elle est toujours dans des extases et des ravissemens qui la font délirer au milieu des saints et des anges.

Comme il se faisait tard, nous remerciâmes le baron de l'intérêt qu'il

avait montré pour des étrangers que le besoin d'observer avait conduits en ces lieux. Mais il nous retint, pour nous faire part qu'il avait un génie au moyen duquel il communiquait avec la Divinité, comme Platon ou Mahomet; que nul autre sur la terre ne connaissait les grandes destinées du monde. Lord Edward, en se retirant, réfléchit mûrement sur la cause de tant de maux, qu'il découvrit dans les effets d'une civilisation trop avancée, outre qu'il observa que le climat avait de l'influence sur la folie, aussi bien que les opinions dominantes de chaque peuple, chez qui elle avait des caractères différens.

LETTRE XII.

Clarey à Eugénie.

Pourquoi, Eugénie, cet affreux et pénible silence? Tu me tiens éloigné de toi, et tu ne m'écris point. J'ai traversé les mers, nous nous touchons, et nos cœurs ne se disent rien. Assez long-tems j'ai vécu loin de mon Eugénie. Depuis assez long-tems je ne recevais plus ces lettres pleines de son amour que je dévorais, et dont le papier était quelquefois arrosé de ses larmes, auxquels je mêlais les miennes; elles calmaient un instant les feux de nos cœurs, et nous nous en aimions davantage. J'ai vu plus d'une fois le tien dans le deuil, abîmé de douleur et de

tristesse sur la tombe de ton père. Et ce même amour, qui te causait tant de maux, te donnait un courage invincible. Ah! si tu savais combien tes lettres ont de charmes pour moi, tu n'en serais pas aussi avare : chaque mot me montre une nouvelle vertu dans ton ame. Avec quelle avidité ne les lisais-je pas au milieu des tourmens qui agitèrent nos cœurs. Eh bien! aujourd'hui, dans un moment bien plus calme, elles réveillent en moi des sensations neuves qui se rattachent au passé, et mon imagination compose une autre lettre sur la tienne, et devine tout ce que tu n'as pas dit. La source féconde du sentiment qui vient de ton ame est intarissable; elle entraînerait après elle, par mille attraits toujours nouveaux, les cœurs les plus revêches. Ton ame est aussi pure et aussi belle que l'astre du jour; elle échauffe, éclaire

et vivifie, comme lui, tous les êtres qui reçoivent ses rayons bienfaisans. O! mon Eugénie, si tes lettres me touchent d'une manière aussi profonde, juge par-là de ce que j'aurais senti et éprouvé, si par une seule de tes lettres, sur les bords du Nil, ou dans les déserts de l'Asie, mon amie et ma patrie m'étaient apparues! Elles sont trop touchantes pour ne tromper que l'absence; elles font plus, elles procurent des sensations inconcevables; font répandre des pleurs, ordonnent l'ivresse de la félicité!

Tel est le talisman de la beauté qui, unie à la vertu, soumet tout à son pouvoir. Dis encore une fois à ton Clarey que tu l'aimes, il supportera plus doucement la dure loi que tu lui imposes. Je t'entends. Oses-tu bien, méchante, demander à ton tour si je t'aime! O Dieu! vous le savez... Sombres rivages

du Nil ; tristes plages des mers, dites à Eugénie mes soupirs et mes larmes. Hélas ! je périssais, je séchais d'amour dans ces climats lointains. Pendant les belles nuits d'Egypte, au lieu de me reposer des fatigues de la journée, je songeais à toi. Combien de fois ne t'ai-je pas vu en songe en face des autels, au moment de rompre nos nœuds. Je pâlissais ; je saisissais un poignard... Je me réveillais d'effroi, et je te retrouvais constante et fidèle. Par-tout j'ai laissé des traces et des souvenirs de toi. Lorsque mon dernier soupir s'échappera, il reposera encore sur tes lèvres ! Ton amant est ton ouvrage, il doit être plein de reconnaissance envers sa Divinité.

LETTRE XIII.

Eugénie à Clarey.

Ne murmure plus contre ton amie, et baise ce papier. Elle n'a su, cette bonne mère, comment résister aux prières de sa fille ; elle n'a pu se défendre de la touchante éloquence de l'amie qui m'a rappelée à la vie, et quelque peine qu'elle éprouve de faire ce qui peut déplaire à mes oncles, elle consent à te voir.

Célina, depuis quelques jours, méditait comment elle pourrait obtenir ce dernier consentement. Elle se promenait seule, hier au soir, avec ma mère, lorsqu'elle jugea à propos d'engager la conversation sur un sujet aussi

délicat. Ma mère, qui prévit où elle voulait en venir, entra dans des raisons d'affection et d'intérêt, pour démontrer que j'avais les plus grands ménagemens à garder envers mes oncles; que leur haine serait aussi funeste que leur attachement est grand.

Vous voulez donc, lui dit Célina, soumettre toujours l'union de votre fille à leur volonté; si cela est ainsi, elle ne sera jamais heureuse; c'est à vous, madame, à faire son bonheur. C'est, reprit-elle, parce que je veux lui assurer un plus grand bien-être, que je tâcherai de lui conserver l'affection de ses oncles. — Dans une circonstance aussi importante, il ne faut pas chercher à consulter ses oncles qui ne consentiront pas au mariage, mais qui l'aimeront, j'en suis sûre, épouse comme fille; ils lui pardonneront les erreurs de son cœur. Souvenez-vous, Madame,

du jour où votre fille, pâle et expirante dans vos bras, faillit périr, vous promîtes au ciel de la laisser maîtresse de ses affections, eh ! vous ne voulez pas recevoir celui pour lequel elle a vécu ! Voyez la douleur de votre fille, et soyez touchée. Célina se jeta à ses pieds, et ne voulut pas se relever jusqu'à ce que ma mère consentît à vous voir. Elle le promit, et Célina, la joie dans l'ame, vint me faire part de ce qui s'était passé.

Le soir même, avant le souper, ma mère dit à monsieur Herlin : je viens, Monsieur, de prendre envers ma fille, un parti qui pourra ne pas vous convenir, mais je suis mère, et je puis en disposer ; elle sera l'épouse de Clarey. Monsieur Herlin entra dans une sainte fureur. Je savais, s'écriat-il, que votre fille surprendrait votre consentement. — Elle n'a usé d'aucune surprise, j'a-

vais promis de la laisser libre, et je tiens parole. — Monsieur Herlin chercha vainement à la ramener, en lui rappelant la volonté de son époux et celle du ciel. — Le ciel et mon époux, dit-elle, ne me rendront pas ma fille lorsque je l'aurai perdue; et la discussion se termina là.

Ainsi, mon ami, franchis les Alpes avec la rapidité de l'éclair; viens vivre auprès de ton amie jusqu'à la mort.



LETTRE XIV.

Clarey à Bémar.

Je suis arrivé depuis deux jours au château de Nermon, et à peine suis-je

remis de l'émotion que j'ai éprouvée en revoyant cette femme adorable dont mon cœur portait partout l'image; et, comme le plus fortuné des voyageurs, j'ai trouvé l'hospitalité et l'amour sous le toît qui nous sert d'asile, après avoir été si long-tems froissé par un enchaînement de maux qui m'avaient ôté jusqu'à l'idée de l'espoir du bonheur.

Lorsque du haut du Mont-Cénis, je vis ma patrie, et que je crus apercevoir la montagne au pied de laquelle se trouve son habitation, j'éprouvai des sensations que l'on ne goûte qu'au retour des pays étrangers, et peut-être une fois en la vie; mais bientôt d'autres idées vinrent les affaiblir. Je remarquai de toutes parts des changemens : là on avait abattu des édifices, ici l'on en avait élevé; plus loin l'on avait ouvert des canaux, tracé des chemins et cons-

truit des ponts; la mort, d'un autre côté, avait dévoré des familles entières. Je ne voyais plus les mêmes monumens; je ne rencontrais plus les mêmes personnes. Tout est donc changé dans ma patrie, me disais-je; il n'y a que le cœur d'Eugénie qui ne change pas. Je ne fis point d'abord attention, qu'indépendamment des révolutions amenées par le tems, une longue absence et les différens âges de la vie changent l'optique.

Arrivé près du château de Nermont, je vais revoir, me disais-je, l'objet qui m'est le plus cher dans l'Univers. Le souvenir tendre des plaisirs passés venait plonger mon âme dans un torrent de délices. Le bruit de la cascade qui est à quelques pas du château me fit tressaillir. Trois fois je mis le pied sur la porte, et trois fois je revins sur mes

pas. Une émotion trop vive a besoin d'être préparée, mille idées délicieuses et sinistres vinrent à l'instant même assaillir mon ame. La porte est franchie, le feu qui enflammait mes sens s'éteint, et un froid mortel me saisit. Je me tourne, je la vois, elle est dans mes bras, elle me rend à la vie, mes lèvres brûlantes restent collées contre les siennes.... Les baisers de l'absence ont une volupté à part....

A cet état d'agitation succéda un silence bien éloquent. Que le langage serait froid pour les grands mouvemens de l'ame! Je remarquai que les traits d'Eugénie, qui avait pour coiffure un chapeau de paille, étaient tout-à-fait formés et mieux prononcés. On ne voyait plus sur son visage l'expression de cette gaîté vive et enjouée; devenue plus sérieuse et plus réfléchie, ses ca-

resses étaient plus austères, mais non moins ardentes; elle était encore dans un état de convalescence qui laissait à penser qu'elle sortait d'une grande maladie. Madame de Nermon rompit le silence, en me disant que désormais je devais considérer sa maison comme la mienne; qu'elle n'entendait plus gêner les inclinations de sa fille; qu'elle espérait obtenir de ses oncles la même détermination. L'air et le ton avec lequel elle me parla, me prouva plutôt de l'attachement pour sa fille, qu'une résolution bien prononcée.

LETTRE XV.

Clarey à Bémar.

L'HORISON de mon infortune a changé avec celui du climat. Mon existence qui était comme anéantie sous le poids de tant de maux, qui, pendant deux ans d'absence, se succédaient sans cesse et me cachaient le bonheur dans un sombre avenir, semble renaître à une nouvelle vie. Je goûte, dans des lieux qui me furent chers, d'autres sensations que celles que j'ai d'abord éprouvées : ce ne sont plus ces transports violens que le plaisir fait naître et qui l'anéantissent dans le sein des tourmens, ce sont des jouissances plus pures et plus douces, mais non moins vives. Les premiers feux de l'a-

mour sont incendiaires ; ce n'est que lorsque la passion a un sentiment de tristesse, qu'elle est la suprême félicité. Les malheurs, aliment de la mélancolie, me font sentir toute la volupté de ce nouvel état.

Des bords du Nil, tristes et fortunés lieux de mon exil, je me trouve comme transporté auprès d'Eugénie et de Célina, sur cette montagne où nous visitâmes autrefois les châlets. Le soleil qui la caressait de ses premiers rayons éclaira tout-à-coup mille spectacles étonnans. Eugénie me prit par la main et me montra dans l'éloignement les montagnes du Dauphiné, éternellement chargées de neige, et dont le lac réfléchissant sans cesse l'image, mêle l'hiver avec les fruits et les fleurs dont les côteaux des rives opposées sont chargés. De l'autre côté, nous vîmes le Rhône qui, après avoir traversé le lac de Genève et pendant long-tems des cô-

teaux secs et arides, coule au milieu des belles campagnes de la Chautagne dont il se plaît à diviser les champs pour en former des îles jusqu'à ce qu'on le perde de vue entre deux rochers où il se marie avec les eaux du lac du Bourget. Notre attention se porta ensuite sur des objets de détail qui variaient de mille manières la perspective. Ici au-dessus d'un vallon fertile et frais pendait un rocher nu et aride. Là, une belle prairie était couronnée par un vignoble, au-dessus duquel étaient des bois et des endroits incultes où l'on ne voyait que de la bruyère. Les incidens de la lumière qui étaient réfractés en mille rayons divers sur la verdure, parmi les fleurs, sur l'eau, la neige et dans l'angle des rochers, produisaient cet enchantement que l'on éprouve par la contemplation des œuvres du Tout-Puissant. Nous découvrîmes dans l'é-

loignement la maison autrefois habitée par Rousseau. Eugénie aime ce grand homme, et ses écrits avaient plus d'une fois échauffé son ame. C'est peut-être, dit-elle, un enfant qu'il a vu sur le sein d'une robuste paysanne qui a fait éclore Emile dans son cerveau. C'est dans ces lieux qu'il porta si long-tems cette ame brûlante qui a enflammé l'horison littéraire et politique. Non loin de là, nous aperçûmes l'habitation d'un savant qui, à travers le triple voile de l'allégorie qui cache l'astronomie des anciens, passe le tems à calculer le tems. Eugénie, distraite au milieu de tant d'objets divers, songea à la volonté de son père : et fixa les yeux sur la maison paternelle, ce qui réveilla dans son ame des sentimens pénibles ; ainsi, dans le sein même du plaisir le plus pur, il y a toujours un mélange de tristesse.

Comme le soleil commençait à devenir plus brûlant, nous nous enfonçâmes pour chercher l'ombre dans le fond d'un petit vallon, situé au Nord. Bientôt nous aperçûmes le toît d'une chaumière qui par sa situation paraissait isolée et perdue dans des bois. Deux petits enfans qui étaient dans un verger coururent au-devant de leur mère aussitôt qu'ils aperçurent Eugénie, en criant maman, maman, voilà la demoiselle ! Nous entrâmes dans cet humble asile; il fallait voir toute cette intéressante famille se presser autour de celle qui avait soigné la mère malade, et dont les épargnes, faites sur l'argent donné pour ses besoins, avaient arrêté la poursuite d'un créancier qui allait leur enlever cette chaumière, ce dernier asile de l'homme en société. Quoi! m'écriai-je, toutes ces contrées sont donc pleines de vos bienfaits. On nous

apporta du fruit et du laitage, et nous prîmes, dans le sein de la reconnaissance, un repas frugal qui nous disposa à continuer notre course; de tems à autre nous rencontrâmes des cabanes de pâtres et quelques villages, et nous eûmes plus d'une fois l'occasion de remarquer ce caractère mâle et fier qui distingue les habitans des montagnes.

Quand nous fûmes à quelque distance de là, je montrai à Eugénie la cabane qui me servait de retraite, lorsque je lui écrivis cette lettre pleine de mon amour et de mon désespoir. C'est sous ce chaume, lui dis-je, enseveli alors sous les frimats, que l'amour incendiait mon cœur comme sur les bords du Nil, dans le climat le plus éloigné et le plus brûlant. Alors la neige couvrait la nature entière. Les troupeaux étaient enfermés dans l'étable, on n'entendait que les hurle-

mens des bêtes féroces ; les loups affamés rôdaient sans cesse autour de ces paisibles chaumières. Tout cela rappelait une époque bien triste pour nos cœurs. En nous retirant, nous prîmes des sentiers opposés, de manière que la nuit nous surprit. Eugénie était fort inquiète de sa mère à qui on avait promis de revenir de bonne heure. Le lac que nous avions perdu de vue quelque tems et qui s'offrit en plein à nos regards, me rappellait le jour qui fixa le destin de ma vie auprès de cette femme charmante. La même mélancolie régnait dans les campagnes ; la lune les éclairait comme à présent ; alors, et dans le moment où un nuage noir nous cacha ses pâles rayons, nous vîmes sur le lac des pénitens noirs qui, tenant des torches funèbres dans les mains, transportaient un cercueil du village de Frise au cimetière de la paroisse ; Eugénie,

dont l'imagination devance sans cesse les malheurs, en conçut un funeste présage.



LETTRE XVI.

Bémar à Clarey.

Je suis heureux du bonheur d'un ami; oui, la vraie félicité n'est qu'au milieu de la campagne, où tout nous invite sans cesse à jouir! Le cœur s'attache à la nature, comme à une amante. C'est-là que dorment les passions qui jettent l'homme dans les fers, ou qui l'élèvent vers les grandes choses. Deux jeunes ames brûlantes l'une pour l'autre aiment les champs, parce qu'elles s'occupent en liberté de l'amour qui

remplit leur existence. L'homme heureux les recherche aussi comme deux amans, parce que son ame, bien avec elle-même, se plaît dans la solitude. Si cet état a tant de charmes pour celui qui n'a jamais quitté le foyer paternel combien ne doit-il pas en avoir pour celui qui a essuyé de nombreux périls dans une expédition lointaine, lorsqu'il retrouve la personne qu'il aime. Telle est notre faible nature, il faut passer par l'école du malheur pour apprendre à jouir.

Comme ce calme ne saurait être de longue durée, il faut prévoir de nouveau ce qui pourrait l'altérer, en prenant les moyens de s'assurer le bonheur dans l'avenir! Est-il nécessaire d'attendre le retour de M. Clairmon pour le mariage? Si sa présence n'est pas essentielle, pourquoi le différer. Il en est des mariages comme de toute autre chose,

l'occasion les fait, l'occasion les rompt. Ne dois-tu pas être jaloux de posséder tant de charmes, car j'en reviens toujours à mes maximes. Le moral de l'amour, quelque attrait qu'il puisse avoir pour toi, ne vaut pas la réalité. Veux-tu donc mourir misérablement aux genoux de ton Eugénie, admirateur zélé de ses charmes sans en jouir, et crois-tu enfin qu'elle te tienne compte de tes soupirs. Eugénie veut le mariage, et sois bien persuadé que toute fille, quelle qu'elle soit, desire ardemment ce jour comme le dernier triomphe de sa beauté et la conquête de sa liberté. Ecarte donc en homme habile tous les obstacles que l'on t'opposera; décide sur-tout la mère avant le retour de M. Clairmon, qui était un de tes plus chauds adversaires.

LETTRE XVII.

Clarey à Bémar.

M. Clairmon a mandé qu'il partirait incessamment de Vienne ; qu'il osait se flatter qu'on ne conclurait rien définitivement avant son arrivée ; qu'il avait de puissantes raisons de l'exiger ainsi, sans les exprimer à présent. M. Herlin en revient sans cesse aux motifs d'obéissance, de punition, et de vengeance du Ciel. Madame de Nermon n'en est pas moins constante dans sa résolution ; cependant M. Clairmon étant le tuteur d'Eugénie, pour l'administration des biens, elle a pris la résolution de l'attendre pour l'acte de mariage, que l'on ne pouvait passer sans lui.

Chaque jour me fait découvrir de nouvelles qualités chez mademoiselle de Nermon ; nulle femme, je crois, n'est mieux faite pour cette vie tranquille, douce et délicate qui appartient au bonheur domestique. Elle ne sera pas moins bonne épouse et mère, qu'amante incomparable. Elle a pris sur elle l'administration de l'intérieur de la maison, afin de soulager sa mère qui ne lui sert plus que de conseil. Elle est sur-tout admirable dans ces détails dont tant de femmes dédaignent de s'occuper, et qui sont une source de prospérité pour une maison.

Quand on est à la campagne, c'est pour y mener la vie agricole : aussi, indépendamment de l'amélioration des fonds dont le produit a doublé par le changement de culture, on a défriché une quantité considérable d'arpens. Madame de Nermon a le dessein d'y

établir, sur ces fonds conquis pour l'agriculture, des métairies où l'on placera ceux des gens de la maison qui mériteront davantage la confiance et l'attention de leurs maîtres. Parmi un des meilleurs produits, on compte les abeilles à qui on donne des soins particuliers. Eugénie, dont l'ame s'occupe sans cesse des malheureux, a trouvé une ressource à laquelle on n'a pas sérieusement songé. Une famille pauvre en établissant à peu de frais un rucher sur un coin de terre, vit à l'aise au milieu des propriétés des riches. Elle a mis avec succès cette conception en pratique, et nombre de familles malheureuses lui doivent déjà l'existence.

A la différence de ces filles élevées dans la mollesse, qui semblent fixées sur une chaise ou sur un sopha pour y demeurer toujours, que de graces, que de persévérance et de sollicitude

dans tout ce que fait la tendre et diligente Eugénie! L'homme ne sait que commander; la femme, sans le commandement qui a toujours quelque chose de dur, se fait obéir; un signe est l'ordre qu'elle emploie; un regard encourage, punit ou récompense. Une femme peut être un bienfait du ciel; elle répand la vie et le bonheur sur tout ce qui l'entoure.

Il n'est aucun moment perdu ni pour le travail, ni pour le plaisir dans la maison de madame de Nermon. La soirée, qui est le tems du repos, ne ressemble en rien à celle décrite par nos poëtes, qui se copiant assez soigneusement, transportent les ennuyeuses soirées des villes au milieu des champs. Ils ne savent que faire bâiller sur des vers de leur façon, ou bien mettre un cornet en main. Comment connaîtraient-ils la vraie volupté des champs,

et de quelle manière on passe les veillées dans les Alpes, puisqu'ils n'y ont jamais vécu? Si Virgile a si bien parlé de la nature, c'est qu'il était le fils d'un agriculteur. On emploie la soirée à des travaux rustiques, légers et agréables. Les uns font des ruches pour les nouveaux essaims; les autres nouent des fruits pour les suspendre et les conserver; d'autres font des paniers pour la vendange, quelques-uns font des chapeaux de paille pour garantir du soleil le teint des fraîches villageoises.

Lord Edward, qui a quitté l'Italie, retrouve dans ce pays les mœurs de sa nation. La nature lui paraît la même, quoiqu'il trouve plus de civilisation dans les habitans. Lorsqu'il entendait le soir le chant des paysans, il croyait entendre celui des Bardes. Il semble tellement goûter les usages et la pra-

tique de cette maison, qu'il m'a dit qu'il voulait monter la sienne sur ce pied-là.



LETTRE XVIII.

Bémar à Clarey.

On a bien raison de dire que les femmes qui ne sentent pas vivement ne sont propres à rien de grand. Si mademoiselle de Nermon était une amante ordinaire, croirais-tu qu'elle eût ce génie qui la rend si remarquable dans tout ce qui tient à l'administration intérieure d'une maison, et qui répand tant de bienfaits dans le dehors. Les passions, en échauffant le cœur des femmes, les rendent plus précieuses.

Les vertus ne sont que dans cette forte et heureuse organisation que leur donna la nature pour les plaisirs. Telle femme perdue pour ses parens et la patrie, serait citée comme la meilleure mère de famille, si elle ne s'était pas trouvée dans des circonstances qui l'ont égarée. Cela est si vrai que, si on la suit dans des lieux de prostitution, on trouve toujours en elle, malgré sa dépravation, cette pitié, base de tout sentiment élevé chez les femmes, et qui se reproduit successivement sous le nom de toutes les vertus dont elles se font gloire. Je pourrais citer à l'appui de cette observation nombre d'exemples de celles qui, tirées de ces lieux de débauche, sont devenues de chastes épouses ; le cœur qui les plongea dans le vice, les éleva vers la vertu. Une fille qui n'a jamais essuyé les orages de l'amour, peut être une femme sage, mais

à coup sûr elle ne marquera jamais par de grandes qualités. Mademoiselle de Nermon ne conviendrait point à un caractère froid : il lui faut ton cœur, une ame comme la tienne; en un mot, il faut qu'elle aime mon ami.



LETTRE XIX.

Célina à Eugénie.

EUGÉNIE est faite pour charmer tous ceux qui l'approchent. Lord Edward a conçu une amitié sentie pour elle, et il m'a dit ouvertement, que sans l'attachement qu'il avait pour moi, nul autre homme ne la posséderait. Il lui trouve le même air de physionomie qu'à une

Lady Lower qu'il a aimée. Ces jours passés il s'est occupé à faire son portrait et celui de sa mère, et a dessiné le château, sa position et quelques points de vue du lac, pour emporter ces tableaux en Ecosse, en exigeant de nous d'aller le visiter dans sa retraite, lorsque les temps seront plus heureux.

Lord Edward est devenu mon guide et mon maître. Cette philosophie sombre, mais douce et touchante qui le caractérise, cette connaissance profonde qu'il a des choses et des hommes, ce coup-d'œil juste et pénétrant, m'ont fait considérer lord Edward comme un des hommes les plus distingués de l'Angleterre. Depuis son arrivée, les beaux jours de la saison ont invité les familles à se réunir; les ridicules des habitans ne lui ont point échappé. Au langage et à la tournure, vous distinguez un gentilhomme savoisien d'un bourgeois, et,

quoiqu'ils se trouvent dans le même salon, chacun garde ses titres; il ne règne point entre les deux classes cet abandon qui fait tout le charme de la fréquentation.

Le bourgeois, retiré à la campagne, y reprend son premier état, celui d'agriculteur. Le noble, qui y vit ordinairement sans rien faire, se nourrit d'illusions et de préjugés. On trouve dans la maison de tel gentilhomme, vivant au milieu des champs, l'image du cérémonial d'une petite cour : chapelle, chanoine, cuisine, office, antichambre, équipage, on est étonné de trouver tout ce monde sous un toît, où un maréchal d'Empire ne logerait pas ses pigeons. Le caquetage de nos gentilshommes amusait beaucoup lord Edward; il les trouvait ignorans en toutes choses, et remplis de ces petits préjugés de terroir que l'homme suce avec le

lait, et dont il ne se défait qu'en voyageant, ou par l'instruction.

Lord Edward, comparant cette noblesse indolente, oisive et pauvre, à celle de l'Angleterre, qui est ouvrière, opulente, et en même-tems illustrée par de hauts faits, blâmait les institutions qui faisaient descendre le noble à la roture lorsqu'il s'occupait utilement. A l'imitation de ces mâles Romains, le milord quitte son atelier ou ses champs pour prendre le commandement des armées, ou monter à la tribune politique. La noblesse ne contracte-t elle pas une grande dette envers le peuple à qui elle doit tout? A part cela, lord Edward trouvait dans le caractère de la nation un même fond de mélancolie qu'en Ecosse. Le souvenir des maux de la révolution se perpétuera pendant long-tems chez un peuple qui a des sensations vives et

profondes. Les malheureux paysans les rappellent dans leurs chants mélancoliques.

Lord Edward se plaît quelquefois à discuter avec M. Herlin, sur certains points de doctrine : chacun se défend, et le prêtre ne cède pas plus au philosophe que celui-ci au prêtre. M. Herlin, qui est versé dans l'Ecriture Sainte, m'a fait plusieurs questions sur l'Egypte. Ce n'était ni ses monumens, ni ses pyramides, ni le fleuve qui la fertilise, ni le général qui l'a conquise qui l'intéressaient ; mais l'histoire de Joseph, son aventure avec la reine Putiphar, le passage de la mer rouge par le peuple d'Israël, la manne du désert, le mont où Moïse, le premier des législateurs, reçut la loi écrite.



LETTRE XX.

Clarey à Bémar.

Nous avons entrepris un charmant voyage. Nous sommes à Genève pour faire les emplettes de noces ; lord Edward nous y a accompagnés. Il est certaine position dans la vie où les voyages se concilient avec les plaisirs du cœur ; la beauté de la nature, le changement des mœurs, la différence des usages, les petits incidens de la route, tout cela leur prête je ne sais quel enchantement. Le sentiment de bonheur comme celui de l'infortune, s'étend sur tous les objets que la vue parcourt. Lorsque nous fûmes arrivés sur le sommet du mont *Saleygre*, l'horizon de Genève se découvrit tout-à-coup à nos yeux.

Eugénie ne put contenir son admiration. Elle me serra la main, et jeta sur moi un regard plein de joie et de tendresse, auquel succéda un sentiment profond et respectueux. Nous vîmes d'un côté le *Mont-Jura* s'élever avec majesté, pour servir d'appui à des côteaux rians, dont la variété multiplie la perspective, et au pied desquels sont des plaines immenses qui s'étendent jusqu'au lac de Genève; de l'autre côté, les Alpes orgueilleuses, filles aînées de la nature, couronnées par des monts de glace entassés les uns sur les autres, dont les déserts incommensurables se perdent dans les cieux avec lesquels ils s'unissent. Ce sont d'autres mondes où la nature se plaît à régner seule, répandant de là la vie dans les pays d'alentour, par de grands fleuves qui vont ensuite mêler leurs eaux à celles de la Méditerranée. Dans le fond du bassin,

on voit le lac de Genève presque semblable à la mer, qui se perd dans le lointain. Ici l'admiration est partagée entre les rives du pays de Vaud et celles du Chablais, séparées à l'extrémité par la ville de Genève.

Un sentiment de tristesse s'empara de l'ame d'Eugénie, lorsque nous eûmes mis pied à terre. La première fois que l'on voyage, l'ame éprouve cette peine ; mais rendue à elle-même, elle ne s'occupa que de Genève.

Le peuple de cette ville ne ressemble pas plus que le pays à aucun de ceux que j'ai vus ; il a un caractère et une physionomie qui lui sont propres. Le commerce, les manufactures, la politique y occupent tout le monde : le repos y est pour la pensée, et l'action pour les arts. On aime chez lui une sensibilité publique, que l'on ne trouve que dans un petit état, qui semble alors

ne former qu'une famille, et où le jour de la mort d'un grand homme, est un jour de deuil universel.

Eugénie s'attachait sur-tout à observer le culte que l'on rendait à son sexe: elle vit des étrangères qui se plaignaient amèrement de l'incivilité et de la froideur des hommes. Le génevois dédaigne ces formes aimables, douces et légères dont le français se glorifie tant. Les deux sexes vivent séparés, mais chacun conserve, par là même, le caractère qui lui est propre. La femme y est plus femme, et l'homme plus homme. Cette ligne de démarcation, qui n'est franchie que par le besoin de l'amour, donne aux femmes une disposition à la sensibilité qui va toujours croissant par la lecture d'une foule de romans. Aussi l'amour chez elles a plus de cette chaleur vraie ou profonde de la passion, qui n'est souvent ailleurs

qu'un feu léger et pétillant : il échauffe leur ame et leur fait mal. On lit à si bon compte et avec tant de facilité à Genève, que le roman efface la différence qui existe entre la patricienne génevoise et sa suivante : toutes les femmes en général ont l'air des romans qu'elles lisent ; elles sont mélancoliques, et leur langage est tendre et profond.

Les écoles y sont regardées comme la pépinière des grands hommes. La sensibilité et les talens y sont cultivés dès le berceau. L'on donne aux élèves ce sentiment noble de la patrie, et on leur élève l'ame par la contemplation des beautés de la nature. A l'imitation de l'auteur de l'Emile, qui conduisait son disciple dans une forêt pour lui donner les premières leçons de l'état du monde, nous avons vu un ministre protestant qui voyageait chaque année, avec son école, pour former ses élèves,

non pas avec les livres, mais avec les choses et les hommes. C'est de ces écoles que sortent la plupart de ceux qui se distinguent chez les autres peuples. Le génevois pauvre, conduit son fils ou sa fille, dont l'éducation est à peine achevée, à la foire de Leipsic, pour aller enseigner dans les maisons des princes du Nord.

Quelle succession de grands hommes ce petit territoire n'a-t-il pas produits? Ces murs semblent s'énorgueillir d'avoir été le berceau de Rousseau, homme unique dans l'histoire du cœur humain et de la pensée. Nous y avons vu madame de Staël, femme étonnante pour le siècle, et dont la profondeur et l'originalité des pensées, malgré le vague et les inégalités que l'on rencontre quelquefois dans ses écrits, donne le cachet de son génie.

C'est non loin de là que Voltaire,

écrivain plus mordant que penseur profond, fatigué de déchirer Rome, les rois et les hommes de lettres, a fondé une colonie au milieu d'une plaine aride. Nous avons encore trouvé dans son cabinet le portrait de son ramoneur et celui de sa lingère, à côté de ceux de Frédéric, de madame Duchatelet, et des membres de l'académie. Le cabinet d'un grand homme ne ressemble point à celui d'un homme ordinaire, tout y porte l'empreinte de son génie.

Lord Edward a trouvé ici plusieurs de ses compatriotes qui aiment ce peuple, avec lequel ils trouvent une sympathie de caractère: Genève, dit-on, n'est qu'une colonie anglaise, qui conserve les mœurs de la métropole. Ces deux peuples, par exemple, font volontiers divorce avec la vie ; sans doute l'aspect de la mer ou du lac offrant sans cesse l'image de l'anéantissement, ou bien

un climat humide plus propre à la mélancolie, donne du dégoût pour la vie et assez de courage pour se donner la mort. Il semble que l'eau, qui est l'ame de la nature, fixe la pensée et attire à elle la destinée, sur-tout sous un ciel nébuleux, où l'on n'est point distrait par des images gracieuses et riantes.

On aime à comparer le peuple chez lequel on vit, avec celui que l'on visite. Le savoisien n'a point l'activité du génevois: indolent et paresseux chez lui, il ne devient actif et laborieux que chez l'étranger. Bon, sensible, cultivant les vertus de ses pères, il ne se sépare de sa chaumière ou de ses rochers, que dans l'espoir du retour; fidèle sujet des Alpes, le lieu de sa tombe est celui de son berceau. Mais ce en quoi on ne saurait trop admirer la Providence, c'est que l'attachement pour son pays devient d'autant plus fort et d'autant

plus puissant, qu'il est plus affreux. O doux nom de patrie! quel est ce charme invincible, ce pouvoir inexplicable qui fait verser des larmes au souvenir d'une roche sauvage, sur laquelle on nâquit!



LETTRE XXI.

Eugénie à Célina.

MAUDIT soit ton entêtement; si tu étais venue avec nous, tu aurais éprouvé quelque plaisir à la fète que lord Edward vient de nous donner, et à laquelle il a invité ses compatriotes qui étaient en cette ville. Rien n'y aurait manqué à mon cœur, outre que dans ces grandes réunions qui sont une es-

pèce de solitude pour ton amie, l'on a mille petites choses à se dire; tes remarques sont ingénieuses, tes propos fins et délicats; et avec ton caractère, qui est à l'extrême triste ou gai, tu ne te serais point mal trouvée au milieu de ces milords dont l'ame est si sombre.

Dans cette magnificence de fête, il régnait un désordre, une prodigalité, une profusion et une liberté dont à peine on peut se former une idée; et je crois qu'à tout bien considérer, elles ne valent pas nos petites réunions du bois de Nermon. Si tu voyais combien les hommes sont gauches quand ils veulent se mêler des choses les plus simples, tu t'en amuserais. Quant à l'économie, ils n'y entendent rien, car à moitié moins de frais, on ne se serait pas moins diverti. Je n'ai point à te parler d'un bal où le manége de la coquetterie a été mis en œuvre.

La fête a commencé par une course de chevaux, et s'est terminée par un repas où, sauf quelques mots sur les élections des membres du parlement d'Angleterre, il n'a pas été question de choses bien intéressantes. J'ai vu Clarey sur un des chevaux de lord Edward, entrer en lice et disputer le prix. Rien n'égale l'impatience de ces coursiers qui bondissent et frappent du pied dans l'arêne. On les voit animés de la gloire qu'ils vont conquérir pour leurs maîtres. La curiosité avait rassemblé un concours nombreux de spectateurs. Chacun désignait d'avance celui qu'il croyait le plus agile. Enfin, le signal est donné. O moment touchant et plein d'ivresse pour une amante! je suis de l'œil Clarey, le cœur plein de crainte et d'espoir; je le vois derrière les autres, et je désespère de tout succès, lorsque redoublant d'ardeur, pressant

et animant son coursier, il devance ses rivaux; il vole dans l'espace, il atteint le but, il est vainqueur! et au milieu des applaudissemens qui retentissent de toutes parts, pour me faire hommage de sa gloire, il veut déposer à mes pieds le prix qu'il a remporté. Lord Véorf, avec le plus grand sang-froid, tua d'un coup de pistolet son cheval, accoutumé à de pareils triomphes. La course finie, l'on servit un splendide repas aux flambeaux. Quelle mélancolie ne vis-je pas sur toutes ces physionomies, qui n'étaient plus animées par un exercice violent, à l'exception de celle de lord Edward qui me parut plus gai que de coutume; mais rien de tendre, de galant pour notre sexe. Les jours de fête pour les Anglais sont des jours de deuil; les ris, les grâces, les amours désertent leurs festins, qu'ils aiment néanmoins pour varier leur mo-

notone et sombre existence. On s'étonne lorsqu'on pense que chez ce peuple le moins galant de tous, une jarretière, que la danse a fait détacher d'un joli genou, ait fondé une institution de chevalerie. Malgré cela, tout a vivement touché mon ame. Comme la reine de la fête, j'ai reçu des hommages que j'aurais été jalouse de te faire partager. Voilà un jour heureux, me disais-je, et je n'ai pas mon amie auprès de moi, elle qui essuya si souvent mes larmes, et à qui je dois la vie.



LETTRE XXII.

Eugénie à Célina.

Le bonheur n'est qu'un rêve; de nouveaux malheurs, tels que je n'en ai

point encore essuyés, me menacent. Le soir même de notre arrivée, nous trouvons à la maison M. Clairmon qui, en passant par l'Italie, a amené avec lui le comte Langosco. Juge, mon amie, quelle rencontre !

Mon premier mouvement fut de sauter au cou de mon oncle pour l'embrasser; mais comme il avait appris de M. Herlin ce qui s'était passé, il me repoussa froidement; et sans lord Edward, que M. Clairmon respectait comme étranger, je ne sais trop comment la veillée se serait passée. Cette contrainte étouffée m'annonce quelque catastrophe; le moment présent me fait trembler pour le suivant. Je touchais au port, et des vents contraires viennent de me jeter en pleine mer.

Voilà donc la récompense de tant de travaux, de périls et de courage. Que ne m'as-tu laissé mourir ? mes

yeux n'auraient pas vu ce sort affreux qu'un perfide destin se plaisait à me dérober.

LETTRE XXIII.

Célina à Eugénie.

Douce et sainte amitié, inspire-moi en ce jour quelle consolation je puis donner à une amie que le destin poursuit sans cesse. Je ne me dissimule point l'horreur de ta situation; mais faut-il t'abandonner à ton malheureux sort, sans songer aux moyens d'en adoucir la rigueur. Lord Edward, dont la sagesse et la fermeté sont recommandables, saura bien faire respecter

les droits d'un ami à qui il a sauvé la vie et donné la liberté. Un bienfait ne saurait être isolé dans une ame comme celle de lord Edward ; ainsi tu peux beaucoup attendre de lui. Tu ne dois pas moins espérer de ton amant, qui donnerait mille fois sa vie pour toi. Tu sais combien son amour et son courage se sont affermis par une longue suite de malheurs. Ta mère ne reviendra point contre une décision qu'elle a prise au moment où la mort, après lui avoir enlevé son époux, allait arracher de ses bras sa fille unique, dernière consolation qui lui reste sur la terre. Ta pâleur, tes yeux mourans, ta respiration perdue, l'idée d'une séparation éternelle, ses larmes lui rappelleront ta liberté qu'elle promit alors au ciel. Et toi-même, ne seras-tu pas inspirée par ton heureux génie dans la circonstance présente ? Que de res-

sources ne te reste-t-il pas pour ployer à ton gré les caractères? Ta douceur est plus que de la force; il n'est aucune ame sensible qui résiste à ta douleur. Que pourront tes oncles et le Comte contre ton cœur, le courage de ton amant, la philosophie de lord Edward et le consentement de ta mère?



LETTRE XXIV.

Eugénie à Célina.

Ç'en est fait de moi, les furieux, ils sont allés s'assassiner. Je n'ai plus trouvé les pistolets à leur place, et au moment où je te trace ces lignes, l'un ou l'autre n'existe plus.....

LETTRE XXV

De la même.

Clarey est mon maître par le droit de la force, ce que la raison n'a pu faire, l'épée l'a fait. Les jours qu'il a exposés pour moi me sont devenus plus chers encore. Je lui dois plus que la vie, puisque je lui dois le bonheur.

Il voulait me cacher le péril qu'il a couru; l'ingrat, il craint ma reconnaissance: s'il est un baiser délicieux, c'est celui que l'on donne à un amant qui sort du danger qui a fait trembler pour sa vie.

LETTRE XXIV.

Clarey à Bémar.

Depuis mon retour d'Egypte j'ai passé quelques jours heureux au château de Nermon. L'avenir semblait sourire à mes vœux, et fort du consentement de la mère d'Eugénie, je croyais qu'il serait facile de surmonter la volonté des deux oncles ; mais l'espoir trompe sans cesse mes maux. Tu sais que lord Edward a décidé madame de Nermon et sa fille à faire le voyage de Genève. A notre retour, nous avons trouvé au château M. Clairmon et le Comte Langosco. Comment te peindre les différentes émotions dont mon ame fut déchirée à la vue des deux personnes que je regardais comme les au-

teurs des malheurs de ma vie. C'était pour la première fois que je me trouvais en présence du Comte que je n'avais vu que lorsque Eugénie le conduisit à Haute-Combe. A la vue de son oncle, Eugénie se précipita dans ses bras, qui la repoussèrent froidement. Quel accueil que celui de la contrainte ! quel silence que celui que commande la haine. Lord Edward sentit le besoin de parler politique avec M. Clairmon, mais on voyait sur toutes les physionomies l'expression des passions qui les agitaient intérieurement. Je prévis la scène qui ne manqua pas d'éclater le lendemain. Eugénie qui la prévoyait comme moi, voulait à toute force que je m'éloignasse pour quelques jours, mais l'expérience ne m'avait que trop appris que la timidité et la circonspection perdaient un amant.

Le lendemain, lorsqu'on eut pris le thé, M. Clairmon eut une sérieuse dis-

cussion avec lord Edward, dont l'éloquence profonde et entraînante ne pût rien sur un homme aussi entêté. Après qu'on eut longuement discuté les raisons de convenance et d'intérêt, lord Edward finit par lui dire : « Vous autres » nobles de Savoie, vous vous croyez la » première noblesse de la terre comme » vos petits Souverains se croyaient les » premiers de l'Europe. — Respectez, » Milord, reprit-il, des Princes bons » et simples, qui ont fait pendant long» tems le bonheur du peuple qu'ils ont » gouverné, et il ajouta avec autant de force que d'amertume: « que l'exem» ple des milords qui avilissaient leurs » familles, n'étaient pas bons à suivre ». Comme M. Herlin se mêlait de la discussion, citait à tout bout de champ des préceptes de doctrine, et répétait sans cesse que le ciel ne laisserait point impunie la volonté d'un père outragé,

Lord Edward a fini par lui dire que le cœur de sa nièce n'avait rien de commun avec la doctrine des Saints Pères ; que Dieu qu'il faisait parler quand il se taisait, était trop grand pour se courroucer envers une fille qui n'était que malheureuse. La discussion était tellement animée, que l'on ne la discontinua point, malgré que je fusse rentré au salon. Je fus vivement apostrophé par M. Clairmon qui me reprocha tout ce que j'avais fait pour perdre sa nièce, que j'étais l'auteur de tous les malheurs de sa famille. J'allais répondre avec la force de la passion qui dominait mon ame... Lord Edward me prit par le bras, en me disant : « Un homme sage sait » respecter la colère qui n'est qu'un » état de faiblesse»; et puis me prenant en particulier, il me dit que tout n'était pas désespéré.

Cependant le Comte m'envoya vers les

quatre heures de l'après-midi un billet qui fixait l'heure et le lieu pour un duel, laissant à ma volonté le choix des armes. J'acceptai sans balancer : lord Eward a qui j'en fis part, me répondit du plus grand sang-froid : « Qu'un seul trait de » lâcheté avilissait l'homme, que la » vie n'était que le prix du courage. » Je ne vis d'autre gloire que celle de verser mon sang pour Eugénie, sans songer que je m'exposais à ne la revoir jamais. Je me rends avec lord Edward au lieu indiqué, et comme le Comte avait la réputation d'être une des meilleurs épées d'Italie, pour mettre de l'égalité dans le combat, on choisit le pistolet qu'on tirerait à cinq pas de distance, le sort devant décider de celui qui viserait le premier. Après qu'on eut préparé les armes, mesuré l'espace convenu, et fixé les positions respectives, le sort me rendit en quelque sorte

le maître de la vie de mon adversaire. La distance était trop rapprochée, pour qu'il me parût y avoir possibilité de le manquer. Aussitôt, comme un furieux, il déchire son habit et me présente sa poitrine à nu : *Tiens*, *tire*. — Non, lui dis-je, je veux que malgré toi, tu me doives la vie, et je tirai mon pistolet en l'air. Il voulait à toute force recommencer le combat ; je le voulais aussi, mais on lui fit entendre qu'il ne pouvait faire tourner contre moi ma générosité, puisque j'avais été le maître de ses jours. Je vis sur sa phisionomie les traits de la fureur et du désespoir concentrés, et il est parti sur-le-champ pour retourner dans sa patrie.

Je ne te parlerai point, Bémar, du trouble et de la révolution que cet événement à occasionnés dans la maison : M. Clairmon rugissait de colère, lorsqu'il a eu connaissance du duel et du

départ précipité du Comte ; il a juré sur l'heure de se retirer dans sa maison de campagne du Faucigny où il finirait tristement ses jours loin d'une nièce rebelle qu'il déshériterait. M. Herlin ne voit dans ces événemens qu'une punition du Ciel et un avertissement qui en annonce de bien plus terribles; ainsi, l'époque même qui fixe mon bonheur, est celle de la division de la famille, division qui laissera long-tems un souvenir amer dans des ames délicates et sensibles, comme celles de madame de Nermon et de sa fille.

Voici le moment où nous devons nous rapprocher et vivre ensemble pour ne plus nous séparer. Les vœux d'Eugénie et de sa mère ne sont autres que les miens, pour que, réunis désormais par l'amitié et l'amour, nous ne fassions plus qu'une même famille dont Célina et sa mère feront partie. Eugénie

veut avoir auprès d'elle tout ce qui lui est cher. Elle dit avec raison que des visites rares, de longues absences n'annoncent qu'un attachement médiocre; que quand on s'aime, il faut passer sa vie ensemble. Elle t'a fait préparer dans une tour du château, loin du bruit de la maison, un petit appartement qui t'offrira la vue du lac et celle du côteau qui cache la petite ville qui est le lieu de notre naissance. Comme elle connaît ton goût pour la lecture, nous t'avons composé une bibliothèque des livres pris dans celle de son père qui était savant dans les lettres grecque et latine, dont il s'était plus particulièrement occupés depuis qu'il vivait à la campagne. Il sera aussi facile de satisfaire ta passion pour la chasse! Lord Edward qui doit revenir au premier jour de la Suisse, te tiendra pied.

LETTRE XXVII.

Bémar à Clarey.

Un amant habile ne met les armes à la main qu'à la dernière extrémité, comme un prince sage ne déclare la guerre que dans le cas où il voit la sûreté de l'Etat compromise. Puisqu'on t'avait promis pour épouse mademoiselle de Nermon, pourquoi faire dépendre ton bonheur du sort d'un duel, qui ne se concilie guère avec ta passion pour celle qui doit t'attacher à la vie ? Mais il te manquait ce dernier trait pour être amant dans les règles. Les femmes aiment celui qui a exposé ses jours pour elles, comme le prince le soldat qui a combattu pour lui; mais dans l'un et l'autre cas, la bravoure

doit être réfléchie, sans cela les combats d'homme à homme, ressembleraient fort à ceux des lions qui, tourmentés des feux de l'amour, rugissent et se déchirent dans le fond des forêts, ou des coqs qui se battent dans nos basses-cours. L'intelligence doit suppléer dans un être moral et physique à la force : celle-ci, bien moins que l'art, fait les conquêtes, et les conserve. Je partirai, puisque l'amitié me le commande, pour aller passer quelques tems auprès de toi et de la femme que tu vas posséder.



LETTRE XXVIII.

Eugénie à Célina.

Je ne suis point, ma bonne amie, aussi heureuse que tu le crois peut-

être. Je vois, dans un état d'inquiétude, ma mère qui, j'en suis sure, verse des larmes en secret. La séparation de M. Clairmon, du reste de la famille, l'a d'autant plus vivement affectée qu'elle s'était flattée d'obtenir son consentement. Je viens de faire une dernière tentative auprès de lui : je lui ai écrit une lettre dans laquelle je lui rappellais cette amitié tendre et vive qu'il m'avait témoignée depuis mon enfance, en me tenant lieu de père ; je lui parlais de mes inclinations pour le jeune homme estimable qui allait devenir mon époux ; je combattais les raisons que j'avais eues pour refuser le Comte ; je terminais ma lettre en le suppliant, au nom d'une tendre mère, d'une mère qu'il avait aimée et de tout ce qui lui était cher, de consentir à mon mariage ; qu'il était affreux pour moi de lui causer tant de chagrins. Voici

la copie de sa réponse : « Vous avez » porté, mademoiselle, le coup de la » mort au cœur d'un oncle qui vous » aimait ; cessez de solliciter un con- » sentement qu'il ne donnera point ; » laissez lui finir dans le fond de la » retraite le reste de ses vieux ans que » vous avez empoisonnés. » Cette lettre, je te l'avoue, a été un nouveau coup de poignard pour moi ; des paroles dures échappées dans un moment d'emportement, sont moins sensibles que des reproches qui partent d'une ame profondément ulcérée. Comment aurais-je pu empoisonner les jours de mon oncle, son bonheur dépendait-il donc de mes inclinations ? Ah ! bonne Célina, il est des filles dans ce monde que l'infortune poursuit sans relâche.

LETTRE XXIX.

Célina à Eugénie.

Je ne sais pourquoi, lorsque rien ne devrait te troubler, tu ne me parais pas heureuse. Que t'importe la lettre de ton oncle, écrite dans sa colère, envers une nièce qu'il estime dans le fond de son ame? Si tu veux avoir le bonheur, ne le fais pas dépendre de l'opinion d'autrui. Je ne t'ai presque jamais vue un seul jour tranquille. Il est peu de filles, je crois, à qui l'amour ait fait plus de mal. Lorsque nous étions au pensionnat, tu bravais alors une passion que tu avais mal connue dans les livres. On ne sait guère ce que l'on dit quand on n'a pas l'expérience pour soi. Je t'ai vue long-tems te consumer

dans des feux dont tu n'osais pas même faire l'aveu à ton amie; ne sachant comment te défendre de toi-même, tu sentis la nécessité, pour éviter le danger qui te menaçait, de te jeter aux genoux de ta mère, lorsqu'elle t'annonça que ton père mourant t'avait destiné un autre époux. Pauvre Eugénie! que de larmes ne versas-tu pas alors, et ce fut au milieu de la douleur que ton amant chercha à profiter de l'ascendant qu'il avait sur toi pour te perdre. Je vis tout le ravage qu'avait fait l'amour sur une ame belle et délicate comme la tienne. Ta vertu sut résister à ton amant, et ton courage fut assez fort pour supporter les persécutions en tout genre qu'on te fit essuyer dans ta famille; aucune fille, je crois, ne montra plus de courage, de force et de sensibilité; cependant lorsque tu vis ton amant s'éloigner de toi, tu ne pouvais que succomber

sous le poids de tant de maux; tu tombas dans une maladie à la suite de laquelle je vis le jour affreux où j'allais te perdre. Les soins de ta mère et les miens t'ont rappelée à la vie. Mais à quoi te servait-elle sans celui que tu aimais? Il était au-delà des mers; il revint après une longue absence; mais de nouveaux obstacles devaient s'élever. Monsieur Clairmon, à son retour de Vienne, amène le comte. Un duel a fixé ton sort. Que te reste-t-il à faire, si ce n'est de jouir de ce bonheur dont tu devrais sentir tout le prix.



LETTRE XXX

Célina à Bémar.

Frémissez. . . . . Clarey n'est plus. Eugénie est dans un état désespéré. . . .

sa mère est mourante.... Malheur à qui doit survivre à tant d'infortune..... Attendez des détails.....



LETTRE XXXI.

Célina à Bémar.

Par où dois-je commencer, Monsieur, pour vous rendre compte du plus funeste des événemens; où trouver des expressions et la force de vous en entretenir.... Huit jours se sont écoulés, et ces scènes d'horreur sont encore devant moi, comme si elles venaient d'arriver. La seule cause qui peut me déterminer à les rappeler, c'est de vous tirer de l'inquiétude où vous a dû jeter ma première lettre écrite inconsidéré-

ment dans un moment de trouble. Je sens vos douleurs, et j'achève ce triste préliminaire.

Tout était préparé pour la noce, lorsque monsieur Clarey partit d'Aix, jeudi au soir 24, pour venir au château de Nermon, où il n'était attendu que le lendemain. Le tems était beau et serein, seulement un peu d'orage. Le long de la route il découvrit dans l'éloignement une clarté plus qu'ordinaire, qui se fesait remarquer du côté du château, à travers les grands peupliers de l'allée. Il fut quelque tems dans l'incertitude de savoir si c'était le feu qui était au château, ou des torches de paille qui servaient aux moissons du blé noir que les paysans font pendant les soirées obscures d'automne. Dans la crainte de quelque accident funeste, il presse son cheval; il observe de nouveau si l'illusion de la distance ne l'avait point trom-

pé. Bientôt il vit le château de Nermon en proie aux flammes. Il vole, arrive et demande Eugénie et sa mère. Les uns gardent un profond silence, les autres ne répondent que par des cris de douleur ou d'effroi; d'autres lui disent que madame de Nermon, sa fille et quelques domestiques de la maison, ayant été surpris par les flammes, n'avaient pas encore paru.

A ce récit, son ame fut bouleversée; et tandis que les gens de la maison étaient comme immobiles à la vue d'un si grand danger, sans savoir comment secourir leurs maîtres, il franchit l'escalier qui était croisé dans le bas par les flammes, jusques dans la chambre d'Eugénie. O touchant spectacle de tendresse et d'amour! la mère et la fille étaient dans les bras l'une de l'autre, bien résolues à ne pas se survivre. M. Clarey veut les sauver toutes

deux à la fois, mais la chose était impossible. Il s'établit alors une lutte de générosité entre elles deux; et au milieu de ce morne silence que commandait l'effroi, on entendit distinctement ces mots, *sauvez...., non, non, je le veux, sauvez ma mère!* Le danger était pressant; madame de Nermon fut tirée du péril. Eugénie pouvait ne plus exister d'un moment à l'autre: le feu, qui croisait l'escalier, faisait toujours plus de progrès par rapport à l'orage. Mais rien n'arrête la vertu et le courage d'un amant; M. Clarey s'élance et disparaît une seconde fois au milieu des flammes et des tourbillons de fumée. On le vit quelques minutes après tenir dans ses bras Eugénie qu'il dépose dans le haut de l'escalier vis-à-vis une fenêtre, et se séparer d'elle pour voir par où il pourra passer. Dans l'instant même, une partie de l'escalier

sur lequel il marchait, et qui n'était plus soutenu que par une poutre embrasée, tombe et l'entraîne dans le fond du bâtiment qui n'était plus qu'un brasier. Tout le monde crut que c'était fait de lui. Cependant, plein de courage et de force, il se débattit encore au milieu du feu et des décombres, et se traîna comme il put vers cette porte qu'il connaissait si bien, et qu'il avait traversée au retour de son voyage, d'une manière si fortunée et si heureuse. Eugénie, qui s'était tenue à la fenêtre, n'eût point de mal; elle fut sauvée à l'aide d'une échelle. Mais M. Clarey était dans un état qui faisait frémir; tout son corps était brûlé; il avait perdu l'usage de ses sens; une respiration entrecoupée annonçait seulement qu'il n'était pas mort.

On le transporta à quelque distance de là dans la maison de M. Vanne, qui

offrit à cette malheureuse famille l'hospitalité dans un événement qui, quoiqu'étranger à lui, l'affectait vivement. Rien, nous disait souvent M. Clarey, n'est au-dessus du cœur du bourgeois savoisien, et il fallait qu'il en fît lui-même l'expérience dans un événement aussi tragique pour lui. Le docteur Bard, qu'on avait envoyé chercher, arriva, et trouva le malade dans un état désespéré, quoiqu'il eût l'air de donner quelque espoir. Il lui prodiqua tous les secours de son art, et ne l'abandonna pas un seul instant. Le plus grand embarras fut de faire connaître à Eugénie l'état de M. Clarey, qu'on ne pouvait lui taire plus long-tems. On pensa qu'il fallait la préparer peu à peu à cette fatale nouvelle, par le silence ou par quelque espoir que l'on semblerait annoncer. Mais ne voyant que trop manifestement qu'elle avait tout perdu,

elle voulait mourir. On la conjura de se conserver pour M. Clarey, que ses soins pouvaient rappeler à la vie. Cette idée fut un éclair qui la rendit un instant à elle-même. « Non, ma chère Eu-
« génie, dis-je, mon sort ne doit plus
« être séparé du tien ; si tu veux, je vi-
« vrai pour te consoler; si la triste mort
« étend ses ailes sur toi, je te suivrai
« au cercueil, et n'aurai de tombeau
« que le tien.»

Le jour n'offrit plus que l'aspect de quelques ruines échappées aux flammes, au lieu de cette maison, asile sacré et respectable de la bienfaisance, de l'hospitalité, de l'amour et de l'amitié. Tout, hélas! devait périr avec cet infortuné ? La journée fut terrible, et les alarmes furent continuelles; la consternation était dans toute les ames. On se rappela alors les services que M. Clarey avait rendus dans un

semblable événement aux habitans du hameau de Semmenoz, l'enfant qu'il avait sauvé des flammes, la diminution de l'impôt qu'il avait obtenue auprès de l'autorité, cette famille qu'il avait secourue dans un naufrage, la paix et l'union qu'il avait rétablies dans plusieurs maisons. On citait aussi sa reconnaissance envers lord Edward, et sa conduite envers le Comte. Chacun parlait des vertus de son cœur, et l'on pleurait. On racontait aussi comment par l'imprudence d'une domestique, qui avait laissé jaillir quelques étincelles de sa lampe dans le bûcher, le feu avait éclaté tout-à-coup, sans que ceux qui se trouvaient logés dans les appartemens supérieurs pussent se sauver sans danger à l'approche de la nuit. Le délire, les suffocations, la fièvre d'autres accidens nouveaux furent des crises si violentes, qu'on le crut mort

deux ou trois fois. On entendait aller, venir, retourner. Une foule d'habitans s'étaient réunis à la porte de la maison. Chacun demandait et attendait en silence ce qu'il redoutait d'apprendre.

Le lendemain, il parut se trouver mieux ; il reprit pour la première fois l'usage de ses sens ; et l'espérance, qui était morte au fond des cœurs, commença à renaître. Le premier mot qu'il prononça fut celui d'Eugénie ; il demanda si elle existait, on lui répondit que oui. Il se rappela alors comme un songe tout ce qui s'était passé, et nous dit comment il avait, en revenant d'Aix, aperçu le feu dans l'éloignement, et nous parla du fatal accident qui l'avait séparé d'Eugénie. Lord Edward arriva sur les deux heures de l'après-midi du voyage qu'il venait de faire en Suisse ; Il vit du fond de l'allée les ruines de

ce château où il avait passé les seuls jours heureux depuis son départ de l'Ecosse. Il apprit plus en détail ce qui était arrivé ; sa sombre imagination ne pouvait rien concevoir de plus funeste ; à la vue de son ami mourant qui avait à ses côtés Mme. de Nermon, M. Herlin et le médecin, sa douleur fut d'autant plus véhémente, qu'elle se concentra toute en lui-même ; il s'approcha du lit du malade, et lui prit la main. M. Clarey, qui le reconnut, lui dit : « Ami, je vais quitter » la vie au moment où je touchais au » bonheur : les regrets sont inutiles ; » si vous m'aimez, adoucissez le sort » d'une famille que j'ai rendue mal» heureuse, et pour laquelle vous m'a» viez sauvé la vie ».

Lord Edward qui vit son ami perdu ne s'occupa plus que de madame de Nermon et de sa fille ! Sachant par

expérience les ménagemens qu'il y avait à garder dans une grande perte, il pensa qu'on ne pouvait plus longtems tenir Eugénie éloignée de M. Clarey sans compromettre ses jours, qu'il fallait un aliment à sa douleur extrême. Le malade se trouvait dans ces momens où la nature faisant ses derniers efforts, semble se ranimer pour périr. Combien cette dernière scène de sa vie fut touchante! entouré, d'un ami d'une amante et de tant de personnes dont il était chéri, étant plus que homme, et se plaçant au dessus de la mort. Il se livra aux derniers transports de son cœur? Il nous parla de la nécessité où l'homme est de quitter la vie qui n'était selon lui, qu'une exception à la mort, et cela, par une loi qui est au dessus des exceptions humaines; et, puis, s'élançant dans l'avenir, il nous entretint de l'immortalité dont sa belle ame

allait jouir. Cependant Eugénie n'était point encore entrée dans la chambre du malade, qui n'avait cessé de demander et d'appeler celle qui le demandait et l'appelait à son tour. Le moment était arrivé où elle allait lui faire les derniers adieux de la vie.

M. Clarey à la vue d'Eugénie fit un dernier effort. Il se souleva sur son lit, malgré la violence du mal, et la serra pour la dernière fois dans ses bras; mais bientôt il se trouve plus mal, et retombe plus pâle et plus défait. Il lui resta encore assez de force pour prononcer votre nom, celui de lord Edward, celui de sa mère, et celui d'Eugénie, à qui il dit d'une voix intérieure et mourante. « Tout ce qui » m'attachait à une vie que des mal- » heurs m'avaient rendue trop amère, » était le bonheur de t'aimer, pardonne » moi les larmes que je te coûte ! la

» mort me force à être ingrat, mais » n'est-il pas d'autres lieux où nous » nous reverrons ! » ce furent là ses dernières paroles. Pauvre Eugénie, dans quel état ne te vis-je pas alors, lorsque tes yeux virent la pâleur de la mort sur ce visage tant aimé! Lord Edward fit cesser cette scène qui commençait à devenir trop fatigante, mais comment obtenir d'Eugénie qu'elle s'éloignât de son amant. Il fallut la tromper dans l'intérêt du malade. Le docteur Bard déclara hautement qu'il avait besoin d'être seul avec lui.

La nuit allait être décisive, tous les symptomes d'une mort prochaine étaient évidens ; suffocations, angoisses, syncope, redoublement de fièvre ; déjà la chaleur avait abandonné les extrémités du malade, et l'on n'entendait plus qu'un bruit sourd et plaintif dans la maison.... Il mourut la nuit du 25,

à dix heures.— Je ne me rappelle point les scènes cruelles et déchirantes qui durent se passer dans ces momens terribles. J'avais à veiller sur les jours d'une amie. Eugénie qui avait fait un dernier effort sur elle-même pour renfermer et concentrer sa douleur en présence du mourant, tomba comme morte lorsqu'on l'eut reconduite dans sa chambre : depuis cet instant, elle est presque dans un délire continuel que lui donne une fièvre brûlante. Semblable à l'état où elle se trouvait lorsqu'elle fit cette cruelle maladie pendant l'absence de votre ami, elle prononce de tems à autre son nom, comme elle le prononçait alors. Sa mère qui est toute souffrante craint sérieusement une seconde fois pour les jours de sa fille, nous lui prodiguons tous les secours imaginables. Qui sait si jamais nous pourrons obtenir d'elle

quelque moment de repos, la pauvre Eugénie est bien près d'aller rejoindre son amant.

Pardonnez, Monsieur, ces détails à une amie qui vous parle de son amie. Le corps de Clarey a été porté à Haute-Combe, dans ce lieu sauvage et désert, où il avait tant soupiré pour cette fille charmante, si digne d'un autre sort. Les funérailles de l'homme méchant, sont désertes, mais l'homme de bien est accompagné au cercueil par des larmes et une vraie douleur. Nul homme je crois, ne fut plus sincèrement regretté? Nul ne fut ni meilleur ami, ni meilleur amant. Voici encore un trait de sa belle ame : on a trouvé sur son tombeau une femme, à qui il fesait du bien en secret, qui pleurait et priait.

FIN.

